

35

Cécile.

I

Je m'étais lié avec V. à l'époque où ^{il faisait} ~~nos~~ ^{ses} études, ou plutôt il s'était attaché à moi pour la raison que nous étions du même pays, que nous avions habité deux villages voisins et que nous pouvions parler le même patois, bien que nous ne nous fussions jamais doutés de notre existence avant de nous rencontrer à Bruxelles. V. n'était pas un aigle, au contraire, à beaucoup d'égards, il en avait conscience et l'idée ^{ne lui était jamais venue de voler dans les nuages,} ~~de voler dans les nuages,~~ de la terre, ~~ne lui était jamais venue de la terre,~~ il n'était pas remarquablement doué sous le rapport de l'intelligence, il possédait en revanche un instinct extraordinaire qui lui faisait tirer de ses médiocres facultés tout juste ce dont il avait besoin pour être complètement heureux. Venu à l'Université pour faire des études de médecine et ayant échoué à son premier examen, il s'était rabattu sur la pharmacie avec une résignation toute philosophique. — "J'aurais préféré être médecin, me dit-il un jour; cette position est plus belle

et rapporte l'avantage ; mais, après tout, un pharmaci-
 cien peut aussi gagner largement sa vie et si
 pris en son espoir un bel avenir! — Inutile de
 dire qu'il n'imitait pas la généralité de ses com-
 pagnons et qu'il ne faisait point de folies. Il était
 rangé, laborieux, raisonnable en tout. Il estimait
 que la curiosité intellectuelle poussée trop loin est
 funeste à l'homme et trouble son repos. Il admirait
 demeurément les professeurs qui enseignaient
 les sciences exactes ; il comprenait à quoi cela ser-
 vait ; mais il tenait les autres au petit estime ;
 le professeur de littérature et celui de philosophie
 (celui-ci surtout) étaient même, à ses yeux, deux
 espèces de fous. Quant à la débauche, son tempéra-
 ment froid ne la comprenait pas. Un jour qu'il
 voyait passer quelques étudiants avec des ^{jeunes filles} ~~jeunes filles~~
 au bras — de petites ouvrières pâles & maigri-
 chonnes — il les contempla avec un air de com-
 passion, haussa les épaules & murmura : "Est-
 ce que ce sont des femmes, cela ?" Il tira ensuite
 son portefeuille de sa poche et en sortit un portrait
 qu'il ne tendit avec un geste d'orgueil, en di-
 sant : "Voyez !" C'était le portrait d'une jeune

fille de son village, qu'il devait épouser quand il au-
 rait terminé ses études. Celle-ci était incontestable-
 ment une femme. Ses épaules larges, ses joues
 rondes, sa poitrine rebondie l'attestaient à l'évi-
 dence. Ses traits, assez gros, auraient peut-être pro-
 voqué, de la part d'un artiste, quelques réserves sur
 son esthétique, mais un bouche en arc lui eût été
 complètement satisfait. C'était cette surabon-
 dance de vie et de chair que V. admirait dans
 sa fiancée, comme je pus m'en convaincre quand
 il me dit, en écartant le portrait à une distance
 favorable pour me permettre de mieux le juger :
 "N'est-ce pas que c'est une femme?" - "Il n'y a
 pas à le nier", fis-je. Satisfait de ma réponse,
 V. réintégra le portrait dans son portefeuille et
 ramena le tout dans sa poche. Il me confia en-
 suite que sa fiancée avait de la fortune. Dans
 la bouche de V., cette remarque n'avait rien de
 déplacé. Cela n'augmentait ni ne diminuait
 son amour pour cette femme. Il n'aurait pas com-
 pris qu'un homme de sa condition (ses parents étaient
 des fermiers aisés) pût épouser une femme sans
 dot. Il ne voyait la vie que sous son aspect posi-

sif, et comme le mariage est un des actes les plus importants de l'existence, il était tout naturel qu'il lui donnât la base la plus large et la plus solide possible.

V. para peniblement ses épaules, mais il le para, et un jour je le vis accourir ~~chez~~ tout radieux chez moi: il tenait son Diplôme. Il allait pouvoir retourner dans son pays, se s'établir, se marier, etc. Il en éprouvait une joie infinie. Cependant au moment de faire nos adieux, de nous séparer "peut-être pour toujours", comme il le dit, sa voix se mit à trembler, une larme glissa ^{même} entre ses cils et il me serra la main pendant longtemps avec une tendresse qui me troubla moi-même. Je compris, en ce moment, combien cet homme s'était attaché à moi je sentis aussi qu'il ne m'était pas aussi indifférent que je me l'étais figuré jusqu'alors et quand il fut parti, je m'aperçus qu'il me manquait comme une chose que j'aurais été habituée à voir autour de moi et qui se serait ^{évanouie} déperdée tout à coup.

Selon toute vraisemblance, j'aurais cependant fini par l'oublier, mais V. valait mieux

18 2/2
à un moment

5
que moi; et il m'écrivait de loin en loin pour avoir
de mes nouvelles. Toutes ses lettres se terminaient
par la même phrase: "Venez-nous voir; vous nous
ferez, à une femme et à moi, un grand, un
immense plaisir!" Je fus plusieurs années, avant
de me rendre à cette invitation. Au point pourtant
je me décidai. J'étais certes curieux de revoir
V., mais en allant chez lui, j'obéis, je crois,
au désir de revoir mon pays natal, où je ne
m'étais plus rendu depuis longtemps.

Je fus accueilli - cela va sans dire - à
bras ouverts. Le soir de mon arrivée, on fit un
festin grandiose. Madame V. était une cuisinière
experte. C'était, en outre, une bonne femme. Je
retrouvai dans sa figure le doux regard et les traits
placides que j'avais remarqués dans le portrait.
Seulement, elle devait avoir un peu maigri. C'était
maintenant une grande femme oneuse qui
avait des épaules carrées, des mains d'homme, une
poitrine flasque et qui faisait trembler tout le
parquet sous ses gros pieds quand elle marchait.
V., lui, avait engraisé. Ses joues bourdonnaient
dans son pantalon; son ventre s'arrondissait; ses

ses petits yeux humides, et satisfaits disparaissaient à moitié dans la graisse de son visage, rougeur et glabre comme un visage de curé. A table, il rayonnait et était tout le temps rouge comme une écrevisse, tandis que sa femme conservait une gravité solennelle. ~~Il se levait à table~~ Il goûtait chaque plat en connaisseur, avant de l'entamer sérieusement; il faisait alors claquer ses lèvres, l'une contre l'autre, hochait la tête de haut en bas, en signe d'approbation, et disait:

- Ceci est délicieux, une femme.

M^{me} V. recevait le compliment sans sourciller, sans se départir de sa gravité majestueuse, comme un artiste qui sait ce qu'il vaut et qui n'ignore pas quels hommages lui sont dus. Cela ne ~~l'empêchait~~ l'empêchait toutefois pas d'être sévère envers elle-même, ni de critiquer son oeuvre quand elle la jugeait indigne d'elle, car il lui arrivait de répondre aux félicitations de son mari:

- Il aurait fallu un soupçon de poivre de plus...

Après le dîner, V. me fit les honneurs de sa propriété. Il me conduisit dans son jardin, puis

me promena dans son verger, qui était immense et où d'énormes arbres (on était en automne) ployaient sous des masses de belles pommes rouges. Ce verger était entouré de haies élevées, mais au milieu d'une de celle-ci, on avait fondu quelques buissons afin d'avoir une vue sur la campagne. V. me mena en cet endroit. De là, on apercevait, sur la droite, mon village. Je le regardai pendant quelques instants; entre ses arbres, je distinguais des toits bien connus; j'en aperçus d'autres que je ne connaissais pas; la vie devait avoir bien changé là-bas, et personne, sans doute, n'y pensait plus à moi.

Tout en me pilotant de la sorte, V. jetait sur toutes choses le coup d'œil du maître: il promenait la main sur le tronc d'un arbre; il rattachait le fil de fer d'une clôture, ~~peu à peu~~ ~~à mesure~~ il s'accroupissait devant un chou pour voir si les pucerons continuaient de le dévorer; dans le verger, il appela même une grande vache rousse qui vint lui tendre un museau ^{clair} qu'il caressa affectueusement. Entre temps, il me donnait des renseignements sur sa situation actuelle. Il était aussi heureux qu'il

J. P. Girard

l'avait souhaité; ses affaires prospéraient; sa femme était la meilleure des femmes; ses enfants "poursuivaient" bien. Quoique j'eusse pu m'assurer de l'exactitude de ce dernier détail pendant le dîner, il jugea nécessaire d'appeler Fernand & Sylvie pour me les faire adjuver. Les deux enfants s'approchèrent tout doucement en baissant leurs gros figures rougies, et en hochant d'un air farouche à droite et à gauche. V. tapota de la main la figure de son fils, puis lui pinça le menton, en murmurant:

64

- Solide gaillard... jamais malade... C'est dommage qu'il ne morde pas un peu mieux à l'étude... Oui... il ne travaille pas comme je le voudrais... je suis même forcé de lui faire donner des leçons pendant les vacances...

Plusieurs jours s'écoulerent sans incidents. Après le déjeuner, je lisais d'habitude les journaux; pendant le reste de la journée, je faisais des promenades, tantôt seul, tantôt avec V. et sa famille.

Un matin que je lisais ainsi une gazette que le facteur venait d'apporter, tandis que

M^{me} V., assise en face de moi, achevait à petits coups sa tasse de café & que son mari complétait un ouvrage pharmaceutique, Debout et le dos tourné du côté de la cheminée, j'entendis, dans la pièce voisine, une voix d'homme, une voix qui ne manquait pas de force ni d'ampleur, bien qu'elle fût un peu éraillée.

- Ceci est une grammaire que je ne connais pas, disait cette voix. Voyons ce que c'est. Lisons d'abord la préface. Quand on veut étudier un livre, il faut toujours commencer par lire la préface, car c'est dans la préface...

Je compris que j'avais à côté de moi le maître qui donnait des leçons au fils de mon ami, et je continuai ma lecture sans plus faire attention à cela. De temps en temps, je percevais le bredouillement de l'élève qui interrompait la voix du maître : "Qu'est-ce qu'un ^{Substantif} ~~substantif~~?... Qu'est-ce qui distingue ^{le substantif commun du substantif propre} ~~le substantif commun du substantif propre~~ ~~le substantif commun du substantif propre~~?"

Cela dura environ une heure. J'entendis alors un bruit de chaises et le pas du maître et de l'élève, qui sortaient de la pièce. Quelques instants après, le dernier accourait dans la salle à man-

Derrald

ger. A peine avait-il fermé la porte que la servante la rouverte et introduisait la tête dans la pièce, en tenant la main à la serrure.

— Faut-il donner à déjeuner à Théodore, Madame, demanda-t-elle.

Madame V. regarda son mari. Celui-ci indiqua le lion qu'il avait en main et fixa les yeux sur la servante.

— Oui... dit-il négligemment. Oui... donnez-lui à déjeuner.

Un peu plus tard, comme j'entrais dans la cuisine, un homme qui était entrain de manger, assis devant une table sans nappe, se leva brusquement, ~~se leva~~ déposa sa fourchette et son couteau dans son assiette, et s'inclina profondément devant moi. Dans sa précipitation, il n'avait pas pris le temps d'avaler ce qu'il avait en bouche; cela lui bosselait les joues, et lui donnait un air comique. Il en eut sans doute conscience, car il se mit à rougir.

Cet homme avait un grand front chauve, des cheveux blancs qui tombaient en boucles négligés dans son cou, et une barbe blanche mal

quitté leur besogne, les champs n'étaient pas tout-à-fait déserts; ça et là, on voyait encore la croupe d'une glaneuse qui raclait de ses doigts le chaume doré, ou la silhouette d'un gamin qui faisait claquer son fouet, sifflait ou criait sur des porcs éparpillés autour de lui. Une brume légère, une mélancolique brume d'automne, montait lentement de la terre, vaguement éclairée par une grande lueur d'un jaune tendre qui marquait, dans le ciel, la place que le soleil venait de quitter. Nous longions une haie énorme que la brise du soir agitait doucement, tout en parlant de choses, et d'autres. Nous étions peu préoccupés de détailler de quelques la campagne que nous connaissions tous trop bien, mais nous subissions le charme de la soirée, un charme enivrant qui, pour une part, nous enlevait, sinon la faculté de penser, du moins celle de penser fortement. Les paroles que nous échangeions étaient des paroles vagues, de ces paroles qui on pourrait comparer à des bulles qui viennent crever à la surface du ~~le~~ cerveau et qui sont aussi vite oubliées qu'elles ont été prononcées.

En réalité, nous étions tous tellement "absents", qu'un homme qui se leva brusquement d'aussi à notre approche, nous fit tressauter et que le ^{me} V. même poussa un cri.

[- Sacré matin ! Théodore, s'écria V., en reconnaissant le personnage qui venait de surgir, vous nous avez fait une belle peur !

- Pardon ... mille excuses ... balbutia humblement l'homme, en soulevant son chapeau avec une main qui tenait un journal, tandis que de l'autre il relevait sur son front de grossières lunettes à branches de fer. "Mesieurs... Madame ...", continua-t-il, en inclinant obsequieusement tout son corps. Puis, soudain, il se redressa, laissa retomber ses lunettes sur son nez, ~~examina~~ regarda sa tête en arrière, croisa ses deux mains sur son torse bombé et s'écria : "Hé ! les enfants ! ... Voilà, les enfants ! Hé ! hé ! Bonjour, mes petits amis ... "

Les enfants se tenaient à nos côtés et paraissaient peu sensibles à cette théâtrale démonstration d'affection ; il fallut que le père les pousse vers l'homme, en disant : "Allez dire bonjour à Théo-

oeil à moitié distrait, les meubles en voyer de une
 chambre, où le soleil du matin piquait de petites
 aigrettes de feu, puis je portai les regards sur la
 cheminée où il y avait une pendule en bronze
 doré et surmontée du traditionnel vieillard
 armé d'une faux. Il me serait difficile de dire
 ce qui, dans ce vieillard, m'évoqua tout à coup
 le personnage que j'avais déjà vu deux fois.
 Peut-être fut-ce son front chauve; peut-être
 fut-ce sa barbe hirsute; peut-être fut-ce sim-
 plement le manque de caractère qui, dans
 cette statuette, trahissait l'œuvre de pacotille et
 la faisait ressembler à tous les vieillards chau-
 ves et barbus. Quoiqu'il en soit, tout en la
 regardant j'étais en train de songer à Théodore. Cet homme
 commençait à exciter ma curiosité. Com-
 me je me demandais de quelle manière je
 pourrais entrer en rapport avec lui, je me
 rappelai que je n'avais plus vu depuis longtemps
 le château de Beaufort, situé près de Lohas, à deux
 lieues de T... ~~Peut-être~~ La pendule son-
 na sept heures. Je sautai hors de mon lit, je
 m'habillai rapidement et quand je fus descendu,

je dis à V. que j'en proposais d'aller faire une excursion au château de Beaufort.

[J'ai l'intention, ajoutai-je, de demander à Théodore de venir avec moi.

V. parut stupéfait, mais il reprit son étonnement. "Alors, dit-il, embarquez-vous dès le matin, car l'après-midi, Théodore est souvent incapable de se tenir debout... mais, j'y pense... il est justement ici... Il donne une leçon à Ferdinand. Quand il aura fini, je le ferai digérer et vous pourrez ^{partir} ~~vous en aller~~ ~~vous en aller~~."

Une heure plus tard, ^{je me décidai} ~~vous en aller~~ ~~vous en aller~~, je me mettais en route.

Théodore paraissait à la fois heureux & confus de l'honneur que je lui avais fait en le prenant pour compagnon. Il marchait timidement à mes côtés d'un pas un peu assuré, ses deux mains croisées l'une sur l'autre et toutes entières serrées dans les manches de son habit. De temps en temps, il me regardait du coin de l'œil, avec une sorte de défiance et de crainte, comme s'il n'avait pas été complètement rassuré sur le motif qui m'avait déterminé à lui demander de venir

M. Chénier

17

avec moi. A peine avais-je ouvert la bouche pour lui poser une question, qu'il avançait la tête devant une figure pour observer le mouvement de mes lèvres. Si je lui demandais à qui appartenait un château ou une maison de campagne qu'on apercevait de loin, il répondait avec précipitation: "C'est au baron de G. ... C'est à l'avocat P.", et il ajoutait invariablement: "C'est un catholique" ou "C'est un libéral". Comme nous passions dans un chemin creux, je lui dis que je croyais me souvenir qu'autrefois il était bordé de peupliers. "En effet," répondit-il, "il y en avait, mais on les a coupés, il y a quelques années". "Voyez-vous, nous avons, ajouta-t-il, en Hollande, pour faire pousser une betterave, on rase tout jusqu'au dernier arbre, on tondrait le pays comme une moisson. Le paysage en souffre, c'est évident; tout cela," fit-il, en esquissant du bras un grand geste circulaire, "n'est pas beau, mais allez dire cela à ces brutes, continua-t-il, en indiquant d'un signe de tête une bande d'ouvriers qui récoltaient des pommes de terre et qui avaient inter-

rompu leur besogne pour nous regarder passer. Ils ne vous comprendront pas, ou ils se mettront à rire. Ils sont plus stupides que leurs bêtes !

Théodore avait prononcé ces derniers mots avec une singulière vivacité. Je le regardai. Il était devenu tout pâle et ses lèvres tremblaient. Je jetai ensuite un coup d'oeil sur les paysans ; ceux-ci étaient toujours debout et un sourire ironique crispait leurs visages noirs. Je vis que ce sourire s'adressait à ^{Théodore} ~~un autre être~~ moi-même. Je compris ~~quelque chose de~~ que ces gens trouvaient extraordinaire que je me fusse annexé un pareil compagnon ; je ^{deus ce sourire} les ai aussi mépris que ~~professe~~ l'homme qui mène une existence régulière — celle-ci fut-elle la plus infime de toute — ^{profane} sous l'irrégulier quel qu'il soit.

Lorsque nous nous fûmes un peu éloignés, un de ces hommes cria :

— On va en tiffler quelques uns, aujourd'hui, Théodore ! et tous les autres éclatèrent de rire.

Cette apostrophe parut torturer le malheureux, chez qui la dignité semblait toujours très vive comme j'avais pu le constater déjà par la

difficulté avec laquelle j'étais parvenue à lui faire accepter, avant notre départ, une pièce de cinq francs pour salaire de la journée qu'il me consacrait.

Handwritten initials or scribble on the left margin.

Il courba la tête, repoussa son chapeau et se gratta le sommet du front, en murmurant :

- Personne n'est maître de sa destinée. On voudrait aller à droite, mais le diable vous pousse à gauche ; et l'on reste à gauche parce que le diable est plus fort que nous.

- Moi, je suis à gauche, ajouta-t-il, après quelques instants, en me regardant cette fois avec franchise et bien en face, comme s'il s'était dit qu'on devait m'avoir édifié sur son compte et qu'il était inutile de vouloir me cacher quelque chose. Je suis à gauche, répéta-t-il, en éclatant d'un rire sec et contraint. Ha ! ha ! ha ! j'y suis bien... je rampe, je suis une limace.

- Une limace ? ... fis-je.

- Oui, répéta-t-il, une limace... jusqu'à ^{vingt-cinq} ~~trois~~ ans, j'ai eu de la volonté. Puis, patatras ! je me suis écroulé... Vous savez probablement que je suis instituteur ? ...

- En effet, répondis-je.

— Eh bien ! il y a deux ans, mon père — que Dieu lui fasse paix ! — travaillait encore comme ces gens que vous voyez de voir ...

Et Théodore me raconta l'histoire suivante :

II

Son père, un pauvre ouvrier agricole, avait été si fier des succès que Théodore avait obtenus à l'école primaire qu'il avait résolu d'en faire un instituteur. On devine quels sacrifices, la réalisation de ce projet lui avait coûtés ! Le malheureux avait même été forcé d'hypothéquer sa petite maison. Il l'apprit à Théodore, le jour où celui-ci quitta le toit paternel pour aller remplir les fonctions d'instituteur à J., près de Liège. Il se hâta, toutefois, d'ajouter qu'il ne regretterait rien. "Ce volū sauri", lui dit-il, c'est l'essentiel. Tu n'auras pas à trimmer comme moi par tous les temps, sous le soleil et sous la pluie. Tu t'es bien conduit jusqu'à présent ; j'espère que cela continuera. D'ailleurs, tes maîtres ont dû te donner des conseils ; ils savent parler mieux moi. Tu es maintenant un homme, tu les auras compris. Enfin, tu feras ton devoir, je l'espère...". Cela dit, il prit les deux mains de son fils et le

regarda pendant quelques instants avec une sorte d'orgueil triste, puis il l'attira sur sa poitrine et l'embrassa de toutes ses forces.

Théodore n'était pas encore remis de l'émotion que lui avait causée cette scène, qu'il se trouvait sur la route, accompagné de sa mère qui avait voulu aller procéder elle-même à son installation. Elle portait un panier où se trouvaient deux feines coqs. Un rentier de son village, qui avait écrit au bourgmaster de J. en faveur de Théodore, lui avait ^{fait} ~~besoigné~~ entendre ^{qu'il} ~~qu'elle~~ convenait d'^{offrir} ~~faire~~ ~~offrir~~ un petit cadeau à l'homme au quel son fils devait sa place.

Ils arrivèrent à J. dans l'après-midi. Théodore connaissait la maison du bourgmaster, à qui il avait fait précédemment une visite, mais il s'embrouilla dans les chemins du village et fut forcé de se renseigner auprès d'un paysan qu'ils rencontrèrent. "Vous avez pris une mauvaise route, dit celui-ci; mais venez avec moi." Et il les accompagna jusqu'au moment où l'on aperçut une ferme cossue, qu'il leur désigna du doigt: c'était

la maison du bourgmestre. Avant de le quitter, et pendant ~~qu'on le remerciait~~, le paysan dit à Théodore, en le dévisageant avec des yeux curieux: "vous êtes sans doute Monsieur le nouvel instituteur..." Théodore s'inclina et rougit un peu, tandis que la mère se rengorgeait, pleine d'une grande fierté maternelle.

~~Les regards se tournèrent vers la porte de la ferme, la joie de la pauvre femme disparut pour faire place à une terreur, et Théodore lui-même se sentit tout ému.~~ Cette ferme était immense; elle constituait un quadrilatère parfait formé d'énormes bâtiments de briques, avec des pierres de taille à tous les angles. Ces briques étaient noires dans le bas, rouges dans le haut; de belles ardoises neuves brillèrent sur les toits. On devinait ^{que} ~~qu'elle~~ n'avait pas toujours été si vaste, mais qu'elle avait dû se transformer au fur et à mesure que la fortune du fermier avait grandi. Une porte cochère peinte en gris, ornée de gros clous disposés en losange et surmontée d'un toit la fermait hermétiquement. Théodore et sa mère restèrent quelques instants immobiles devant

ce n'est pas la

La ferme du bourgmestre
 cette habitation

cette porte, qui avait à la fois l'air imposant et
 renfrogné. Ils considéraient ^{son} le lourd marteau,
 qui reposait sur un maître clou. Pouvaient-ils
 entrer directement dans la cour, ou bien fallait-il
 d'abord faire jouer ce marteau pour appeler
 quelqu'un? Dans leur indecision, ils éprouvaient
 cette inquiétude particulière aux pauvres gens,
 qui se rendent chez des personnes riches, et
 qui craignent de ^{faire} commettre des gaffes. A la
 fin, ils décidèrent qu'il valait mieux d'entrer.
 Ils ouvrirent ~~avec~~ doucement la porte, mais, ~~avec~~
 toutes leurs précautions, ni empêchèrent pas, les gonds
 de grincer, les ais de gémir, ni le marteau de
 résonner avec un bruit strident. ^{Aussitôt, des} ~~Des~~ canards,
 qui se trouvaient sous le porche s'enfuirent en
 criant; ~~comme d'habitude~~ ^{ce} ~~étaient~~ ^{des} ~~beaux~~ ^{beaux} ~~gallinards~~, des
 poules qui picorèrent sur une charrette de trèfle
 s'envolèrent en piaillant; des dindons ouvrirent
 leurs ailes, hérissèrent leurs plumes, & se mirent
 à pousser des grommements de colère; tandis
 que deux chiens de garde ^{sortaient} ~~sortaient~~ de leurs
 niches et commençaient à aboyer en montrant
 des dents redoutables et en tirant avec violence

sur leurs chaînes. Cette musique infernale avait presque fait perdre la tête à Théodore et à sa mère, et ce fut d'une voix toute tremblante que celle-ci expliqua le motif de leur visite à une servante qui était sortie de ~~la~~ sa cuisine pour savoir ce qu'ils désiraient. La servante, après avoir crié sur les dieux, & prié les poules, les coqs & les diadons, de ~~de~~ ^{fermer leur bec} ~~se taire~~ — ce qui n'empêcha ni les uns, ni les autres, de continuer leur concert — introduisit les deux visiteurs dans une grande salle à manger, sombre & sévèrement meublée, leur avança des chaises, & puis sortit ~~de~~ en refermant la porte derrière elle.

Quelle

Théodore et sa mère s'assirent. Le premier, qui avait ôté son chapeau, ~~se baissa et le posa sur le~~ le plaça sur ses genoux; la seconde déposa par terre, à côté d'elle, le panier qui contenait les ~~deux~~ ^{deux} femmes, coqs. Ils étaient ^{tous deux} si émus qu'ils n'osaient pas se parler. Ils regardaient de tous leurs yeux les tables, les chaises, et les bahuts, qui les entouraient, tous meubles en chêne massif et dans la confection desquels les appliques et les anneaux de cuivre n'avaient pas été épargnés; les lourds rideaux

de velours cramoisi qui pendaient aux fenêtres et
 défendaient à la lumière du soleil de venir ^{gâter} ~~troubler~~
 tant de belles choses, excitaient aussi leur admiration;
 mais ce qui les éblouissait par dessus tout,
 c'était la grosse pendule en bronze doré qui se
 trouvait sur la cheminée et qui rayonnait d'un
 si vif éclat qu'elle avait l'air d'éclairer à elle seule toute
 cette vaste pièce. Théodore ayant tourné légèrement,
 sa mère jeta sur lui un regard sévère pour lui
 faire comprendre qu'il était inconvenant de tourner
 dans un lieu aussi solennel... Au bout de cinq
 minutes, des pas se firent entendre; Théodore
 et sa mère s'agitèrent fébrilement sur leurs
 sièges, ~~perdre un instant l'équilibre~~, puis ils devinrent
 plus immobiles que deux morceaux de bois.
 Quand le bourgmestre entra, ils se levèrent debout,
 bien vite, et le saluèrent très humblement et très bas.
 Le bourgmestre répondit poliment, mais froidement à
 leur salut, et il alla s'asseoir derrière une grande table
 de chêne qui occupait le centre de la pièce. D'un geste,
 il invita ensuite Théodore et sa mère à reprendre place
 sur leurs sièges. Le bourgmestre portait une blouse
 bleue, comme tous les paysans, mais sa blouse

fraîchement lavée et le plastron immaculé de sa
 chemise révélait ^{et} le fermier riche. Sa figure était
 celle d'un homme bien portant et qui se nourrit
 bien. C'était une figure ronde et rouge, entière-
 ment rasée et qui éclairaient deux yeux bruns
 protégés par des sourcils touffus, rudes comme des
 soies de porc. Ses cheveux grisonnants étaient
 correctement divisés par une raie [qui s'avou-
 çait sur le côté du front. Il avait des mains
 blanches et une grosse alliance d'or au doigt;
 son ventre commençait à bedonner. A première
 vue, c'était un homme d'ailleurs très simple.
 Aucun sentiment de fierté ne se trahissait dans
 son extérieur, et cependant Théodou et sa
 mère étaient aussi troublés que s'ils se fussent
 trouvés devant un potentat à qui il aurait
 suffi d'un caprice pour leur ~~leur~~ ôter la vie. C'est
 que, si le bourgmestre leur parla d'une façon
 très simple, il sut cependant mettre dans
 le ton de sa voix quelque chose qui aurait fait
 sentir au paysan le plus bouché la distance
 qui sépare le chef d'une commune d'un
 simple instituteur. Rien que dans son asse-

27

rance modeste, rien que dans son regard sérieux, on devinait que cet homme avait parfaitement conscience qu'il tenait dans sa main blanche une parcelle de cette chose redoutable : l'autorité. Théodore comprenait que c'était un maître qui lui parlait. Aussi écoutait-il avec une attention tendue toutes les recommandations qu'on lui faisait. Une certaine anxiété se peignait même de temps à autre sur sa figure, comme s'il avait été hanté par l'idée que s'il venait à oublier une seule de ces recommandations, il lui en coûterait certainement. La tête penchée en avant, les yeux fixés sur le bourgmestre, il répondait par un "Oui, ^{le} bourgmestre", — "Très bien, ^{le} bourgmestre", — "Je le ferai, ^{le} bourgmestre", à chacune des phrases du petit discours, par lequel son interlocuteur lui expliquait comment il entendait qu'on fit l'éducation des enfants du peuple, — discours où revenait fréquemment les mots d'ordre, de devoir, de religion, de respect de la propriété (respect de la propriété, surtout). La figure de la mère de Théodore n'était pas moins an-

riente que celle de son fils. Les yeux allaient du bourgmestre à Théodore, et chaque fois qu'ils s'arrêtaient sur celui-ci, ils prenaient la même expression caractéristique; les yeux de la mère disaient au fils: "Tu entends! - Ne manque pas de faire cela! - N'oublie rien!" Elle confirmait, en outre, toutes les réponses de Théodore par une parole énergique, toujours la même, lancée comme un refrain, en faisant aller sa tête de droite à gauche: "Il fera tout ce que vous voudrez, le le bourgmestre!"

Le bourgmestre était à peu près arrivé au bout de ses recommandations, ses phrases se faisaient plus lentes et se coupaient de silences, lorsque, tout-à-coup, un formidable "cocorico" retentit dans la pièce. Le bourgmestre s'arrêta court, ~~adesso~~ ~~scettolo~~ tandis que les yeux s'ouvraient d'une façon démesurée. Lucien à Théodore et à sa mère, ils rougirent comme deux pivoines et parurent au comble de la confusion. La femme, enfin, balbutia: "C'est... je me suis permis, le le bourgmestre... j'ai pensé..."

Lucie

vous avez été si bon pour mon fils... nous, vous, devons tant de reconnaissance... que j'ai cru bien faire en vous apportant deux poulets...

Le bourgmestre se récria : "Ho! ho! il ne fallait pas faire cela... non, non... ^{pourquoi...} ~~cependant~~ à quoi bon apporter quelque chose?...". Mais la femme insista et le bourgmestre cessa de protester.

Luce

Fut-ce l'influence des poulets, ou simplement parce que le bourgmestre avait épuisé la série de recommandations graves et fait suffisamment sentir à Théodore qu'il était son chef - un chef tout-puissant - il serait difficile de le dire, mais toujours est-il que sa parole s'échauffa, devint familière & que sa figure se fit plus aimable. Ce n'était plus un chef, mais un ami qui parlait à présent à Théodore. Il lui donnait des conseils, s'informait de sa santé et finit par dire "qu'en maintenant il lui fallait trouver une penssion".

C'était justement là le hic! Théodore, étant célibataire, ne pouvait pas

habiter la maison d'école, et sa mère était très inquiète de savoir où elle pourrait le loger. Il lui fallait trouver une maison sûre et où l'on se boucherait, en même temps, à lui faire payer un prix raisonnable. Elle profita de l'allusion du bourgmestre pour lui demander conseil.

Le bourgmestre croisa les bras, appuya son index contre son menton, serra énergiquement les lèvres & fronça les sourcils.

— Ce n'est pas facile à trouver, ^{dit} ~~ceci~~ — il au bout d'un instant. Dans les villages, ces choses là... Il y a bien les cafés... mais cela ne conviendrait pas.

— Non, le bourgmestre, reprit vivement la femme, qui voyait là mille occasions de dépenses et de pertes, les cafés cela ne conviendrait pas... surtout pour un instituteur. Si on pouvait... je voudrais bien trouver une maison particulière.

— Une maison particulière... une maison particulière... heu, heu... murmura le bourgmestre. Il y a bien les époux Piemme, mais les époux Piemme sont dans l'aisance,

et ils ne voudraient peut être pas prendre un pensionnaire ...

Il réfléchit encore quelques instants, puis haussa les épaules et dit :

- j'ai bien cherché, je ne trouve rien ... à part les époux Pirene ... mais comme je viens de vous le dire les époux Pirene ne voudraient peut être pas accepter un pensionnaire ... Et cependant ... ils n'ont pas d'enfants ... Cela leur ferait une distraction ... la foi, on pourrait essayer. Écoutez ... allez les voir et dites que vous vous présentez de ma part ...

Le bourgmestre se leva, Théodore et sa mère l'imitèrent. Il serra fortement la main de la vieille femme, tapa familièrement sur l'épaule du jeune homme, et les reconduisit jusqu'au seuil de la porte. Au moment où ils sortaient de la pièce, un des coqs poussa de nouveau un formidable "cocorico". Cette fois, tous trois se mirent à rire de bon cœur.

La maison des Pirene était située à l'extrémité du village. C'était une espèce de petite ferme formée d'un corps de logis, d'une grange,

d'une remise et de deux étables. La cour était fermée par une barrière de planches. Cette barrière, de même que la porte de la grange, celle des étables, la porte et les fenêtres de la maison, étaient peintes en jaune. Le pignon de la maison était à front de rue; au rez de ^{sur ~~de~~ côté de la cour,} chaussée il n'y avait que deux fenêtres, qui se trouvaient du même côté de la porte. Il n'existant pas d'étage, mais on avait aménagé des chambres dans le grenier, comme l'attestaient deux fenêtres en tympan qui découpaient leurs silhouettes sur le toit de tuiles noires. Un jardin, clos par une haie d'épines, fondue à la cisaille, longeait la rue; on y voyait quelques fleurs, des allées bordées de buis, des porcieux nains et, dans le fond, un berceau formé par un pêne pleureur. De l'autre côté du jardin, se trouvait un pré plein d'arbres, qui entouraient tout le bâtiment. Plusieurs de ces arbres étaient si vieux que leurs troncs étaient tout creusés et couverts de grandes plaques de mousse brune. Il existait des plaques de mousse semblables sur le toit de la maison et jusque sur les ~~ma~~ briques

des murailles.

Lorsque Théodore et sa mère ouvrirent la barrière, ils entendirent que quelqu'un disait dans la maison: "On entre dans la cour!" Presque au même instant, une tête apparut derrière les rideaux et la même voix dit: "Ce sont des étrangers!"

- Des étrangers! répéta, avec étonnement, une autre voix.

Théodore et sa mère frappèrent à la porte. Après un moment de silence, ils entendirent un claquement de sabot, ~~sur les dalles~~ et une petite vieille, avec une figure toute ridée et un bonnet blanc sur sa tête, vint ouvrir, en s'essuyant les mains à son tablier. Dans le coin de la cheminée se trouvait un grand vieillard assis dans un fauteuil de bois à haut dossier. Cet homme avait une longue figure jaune encadrée d'un collier de barbe grise, des cheveux gris et une petite loupe bleuiâtre sous son oeil droit. Il avança la tête en s'appuyant des deux mains aux bras du fauteuil pour voir les visiteurs et sa figure prit une expression

interrogatrice; c'est-à-dire que ses yeux ~~se~~ s'écarrillèrent, que la peau de son front remonta en gros plis vers ses cheveux, que sa bouche s'ouvrit, montrant une seule et unique dent noirâtre qui pendait à sa mâchoire ~~supérieure~~ supérieure, et que deux rides verticales se creusèrent sur chacune de ses joues.

Pendant que la mère de Théodore exposait le motif de sa visite, le vieillard garda la même attitude, tandis que sa femme restait debout devant ~~les visiteurs~~ et continuait d'essuyer ses mains à son tablier.

Les Pirene auraient probablement refusé d'accepter Théodore, tant l'idée de changer quelque chose à leurs habitudes, les effrayait, mais la recommandation du bourgmestre les avait flattés, et quand la mère de Théodore eut fini de parler, ils se regardèrent en silence pendant quelques instants. Finalement la femme dit:

- Tu en penses-tu, Jérôme ?

- Ça, fit Jérôme, en levant les deux mains en l'air.

Gerald M.

35

— C'est le bourgmestre qui les envoie ...

— Oui, oui.

— Mais enfin, Jérôme, donne-moi un conseil, pour l'amour de Dieu!

— Mais tu fais pardienne bien, François, que c'est une chose qui ne me regarde pas...
S'ils n'étaient pas envoyés par le bourgmestre ...
bon, mais ils ne sont pas les bourgeois qui de ces choses
envisagent. Mais c'est le bourgmestre qui nous les envoie ...

Françoise baisse la tête, réfléchit pendant quelques secondes, puis, s'adressant à la mère de Théodor, elle dit:

— Si Monsieur consentait à manger comme nous autres ... on pourrait peut-être ... mais, s'il fallait faire une cuisine spéciale ... vous comprenez ... je suis seule ...

La mère de Théodor se récrie: "Même Oh! n'ayez pas peur! bon fils n'est pas difficile; ce n'est pas un seigneur; il sait manger des pommes de terre, du lard et tout ce qu'on veut".

De nouveau, Françoise regarda Jérôme; de nouveau, Jérôme leva les mains au ciel pour lui faire comprendre encore une fois que cela ne

le regardait pas, et qu'elle pouvait agir comme elle le voulait.

Francoise accepta, ne se montra pas difficile sur le prix de la pension & la mère de Theodor fut transportée de joie. Les deux vieillards, voulurent, à toute force qu'elle prit le café avec eux avant de s'en retourner. Une grande familiarité s'établit immédiatement entre ces quatre personnes. La mère de Theodor félicita Francoise sur son café, loua son beurre, déclara qu'elle n'avait jamais mangé de meilleur fromage. Quand il fallut se quitter, les deux femmes étaient devenues une paire d'amies; elles s'embrassèrent tendrement et eurent même quelque peine à retenir leurs larmes. Theodor alla rejoindre sa mère jusqu'à Liège & rentra à l'heure du dîner.

Pendant le dîner, Jérôme & sa femme veillèrent à ce qu'il mangé à sa faim. Ils lui mirent de force de la viande & des pommes de terre dans son assiette, et lui répétèrent une dizaine de fois qu'il devait se conside-

rer comme chez lui. Ayant remarqué un
 peu de mélancolie dans son attitude, ils
 l'attribuèrent - comme c'était le cas d'ailleurs
 - à ce qu'il se trouvait tout à coup trans-
 porter au milieu d'inconnus, loin de
 ses parents, et ils lui prodiguèrent des paroles
 affectueuses et encourageantes. Quand le souper
 fut terminé, Jérôme lui demanda s'il con-
 naissait le piquet. Il le connaissait. Il en-
 tamerent une partie, pendant que François
 prenait son moulin & se mettait à filer.
 Vers neuf heures, la partie de cartes cessa.
 François arrêta également son moulin.
 Le chat sauta alors sur ses genoux; elle lui caressa
~~ses joues~~ le ventre avec ses doigts, & les
 rouvrons du chat remplacèrent les rouvrons du
 moulin.

- François & moi dit Jérôme ~~ce~~ après
 quelques instants - nous avons l'habitude,
 chaque soir, de réciter ~~ensemble~~ ^{le} ~~notre~~ ^{les} ~~chapelets~~
 à haute voix... Mais cela ne vous engage à
 rien... Si vous n'avez pas envie de nous
 imiter...

M. Clément

Théodore se récria; il loua même vivement cette pratique, ce qui acheva de lui conquérir ses hôtes. Comme eux, il prit une chaise et s'agenouilla devant, la tête tournée vers la cheminée où se trouvait le christ. Tous trois dirent ^{alors} le chapelet à haute voix. Le chapelet terminé, on récita une courte invocation à St-Joseph, patron de la bonne mort.

Théodore, ensuite, monta dans sa chambre. C'était une petite chambre blanchie à la chaux, construite dans le grenier et dont l'étroite fenêtre, pratiquée dans le toit, donnait sur la prairie. En été, on n'y jouissait pas d'une vue très vaste, l'horizon étant coupé par ~~une~~ un rideau de peupliers, mais, en revanche, il y régnait une grande fraîcheur. En hiver, quand les peupliers étaient dépouillés de leurs feuilles, l'horizon s'élargissait, à travers leurs branches nues, on découvrait un vaste coin de campagne ~~ou~~ solitaire au-dessus duquel un corbeau venait quelque fois tourner. Théodore remarqua que la vieille Françoise avait placé une rangée de pots de fleurs sur l'appui de sa fenêtre.

La Pienne, comme l'avait dit le bourg-

mestre, étaient des cultivateurs aisés, ou plutôt
 de petits ~~propriétaires~~ rentiers, car ils ne cultivaient
 qu'un bout de champ, qui leur appartenait.
 Malgré leur grand âge - ils allaient avoir tous
 les deux soixante-dix ans - ils faisaient
 presque toute leur besogne eux-mêmes. Ils
 possédaient une vache, deux porcs, un chien,
 un chat et un canari. Leur vache et leurs
 porcs étaient la plus belle vache & les deux plus
 beaux porcs du village; il n'y avait pas à g.
 de meilleur chien de garde, ni de meilleur
 chat que les leurs; personne non plus ne possédait
 un canari qui chantât mieux que le cana-
 ri de Pierre. Ils avaient élevés des bêtes &
 travaillé les champs toute leur vie et ils connais-
 saient les uns & les autres. Quand quelqu'un
 leur vendait un animal malingre, il ne
 tardait pas à engraisser dans leur maison;
 il gagnait un poil brillant et une chair
 rose. Tout venait mieux dans leur jardin
 et dans leur champ que dans les jardins et les
 champs des autres. La sécheresse de même que
 les grandes pluies respectaient leurs céréales,

Les gens, sans que personne sût pourquoi et sans qu'ils le sussent probablement eux-mêmes, auraient fait pousser des pommes de terre sur un toit. C'étaient des types, c'est-à-dire des êtres qui, arrivés à l'âge de raison, avaient réglé irrévocablement leur vie sur quelques idées et qui, immuables dans leurs habitudes, semblables à deux vieilles horloges montées une fois pour toutes, vivaient leur existence au milieu d'une sérénité tranquille et regardaient tous les changements qui s'opéraient autour d'eux en hochant la tête et en traitant le monde de fou. Comme au temps de sa jeunesse, Jérôme portait encore, le dimanche, un gilet de velours à fleurs qui se fermait par des boutons de cuivre; il avait de petites jaquettes à pans courts et des pantalons faits d'un gros drap, solide comme du cuir, et dont il aurait été impossible de trouver encore une seule dans tout le pays; sa montre était un gros oignon d'argent qui se montait par le cadran. Françoise, de son côté, était restée fidèle aux petits bonnets, noirs ou bleus, sans fleurs, aux jaquettes à longues basques, aux tabliers de percale (elle possédait un tablier de soie, mais ne

le mettait qu'aux grandes fêtes, et aux fêtes de mé-
 rinos. En hiver, pour aller à la messe, elle se cou-
 vrait, le dimanche, d'un manteau de drap noir
 orné d'une pèlerine de velours à franges, et, pendant
 la semaine, d'une pelisse de cotonnade à romage,
 munie d'un capuchon. Sous ce capuchon, sa petite
 figure, avec son menton en galoche, son nez pointu,
 ses yeux creusés, et ses ^{minces} ~~petits~~ bandeaux de cheveux
 roussâtres, ressemblait à une tête de chouette qui
 vous aurait regardé du fond d'une niche.

Tout ce qui entourait les Picenne avait un
 caractère ancien et vénérable qui s'accordait
 avec leurs personnes. Tous les meubles qu'ils possé-
 daient avaient été achetés à l'époque de leur
 mariage, et ils ne s'en étaient pas procuré
 d'autres depuis. Leur maison était toujours dans
 le même état qu'il y avait quarante ans.
 Elle possédait toujours sa vaste cheminée, entourée
 d'une étroite tablette de bois le long de laquelle pen-
 dait une bande de cotonnade & qui encadrait
 deux grandes armoires pratiquées dans le mur.
 Les chaises, sans rien offrir de remarquable,
 étaient d'une forme archaïque, de même que

la gaine de l'horloge et la commode de chêne
 vermoulu qui se trouvaient ~~à~~ après de celle-ci.
 Sur la cheminée, il y avait un christ et deux
 chandeliers de cuivre; le mur d'en face était
 décoré d'une vieille gravure munie d'un cadre
 enfumé, qui représentait la bataille de Waterloo;
 à côté de l'horloge, au-dessus de la commode, pen-
 dait un vieux fusil à pierre auquel on
 ne touchait que quand il ~~est~~ avait besoin d'être
 nettoyé; au milieu du plafond se balançait
 la cage ronde du canari; et dans un des coins,
 deux forts crochets retenaient un quartier de
 lard et un jambon entamé. ^{Depuis une quinzaine d'années, le} feu ouvert
 avait été remplacé par un poêle de Louvain et
 le parquet de terre battue par des carreaux de
 pierres noires. ~~Il ne restait plus que les débris de la cheminée.~~
 C'était là les deux seules concessions que les Fierme
 avaient faites à l'esprit de leur temps. Le four-
 neau du foyer n'avait toutefois pas été enlevé;
 on le voyait encore sous le poêle où il servait à
 remettre les sabots et les vieux souliers. La cre-
 vaillière, les pincettes et le soufflet, qu'on em-
 ployait avant l'installation du poêle, pen-

étaient aussi, comme autrefois, dans l'âtre, à une barre de cuivre.

[Handwritten initials]

Les époux Pirenne ne savaient ni lire, ni écrire. Cependant, leurs comptes étaient tenus avec une exactitude et une méticulosité que n'aurait pu dépasser le comptable le plus consciencieux. Lorsqu'ils ouvraient une des armoires, placées aux deux coins du feu, on voyait, sur la partie intérieure de la porte, toutes sortes de signes hiéroglyphiques tracés à la craie: des barres, des crois latines, des crois de saint André, des zéros, des angles, des triangles, ~~etc~~ C'était là le livre de caisse de Pirenne et leur aide-mémoire: ces barres, ces crois, ces zéros, ces angles signifiaient qu'un paiement devait leur être fait à Pâques, que leurs contributions devaient être acquittées à la Pentecôte, leur annonce au mois d'avril, et que leur vache donnerait son veau à la Toussaint.

Ils possédaient aussi, sur la cheminée, "le grand double almanach de Liège". Ils ne s'en servaient naturellement pas eux-mêmes, mais le dimanche, après les vîpres, ~~un ouvrier~~ Sylvain Haquois,

un jeune employé de fabrique, qui servait quelquefois de secrétaire à Pierre, venait passer une demi-heure chez eux, consultait le livre de voisinage, qui se trouvait dans la cuisine, et leur disait les pronostics pour toute la semaine. Quand il pleuvait le jour où l'almanach avait annoncé de la neige, la vieille Françoise ne manquait pas de dire: "Voilà qu'il pleut; l'almanach promettait de la neige." Les almanachs ne savaient pas ce qu'ils disent., mais s'il se gelait, le jour où l'almanach annonçait de la sécheresse, elle s'écriait aussi: "Voilà qu'il gèle; l'almanach l'avait bien dit!"

Théodore passa quatre années heureuses au milieu de ces bonnes gens. ~~Il ne se sentait guère~~. Quand il avait des loisirs, il travaillait avec son père avec le vieux Pierre, soit au jardin, soit dans la grange. Les hôtes lui avaient même abandonné complètement la culture et l'entretien des fleurs. Le soir, il continuait à faire la partie de piquet, non pas parce qu'il éprouvait de la passion pour les cartes, mais pour faire plaisir à Jérôme. Parfois, quand les deux hommes étaient fatigués de jouer, Pierre demandait à son jeune

Louis Hingot

ami des renseignements au sujet de nouvelles inventions ou de travaux considérables dont on parlait. Théodore lui expliquait comment on avait inventé la machine à vapeur, découvert le daguerréotype, imaginé le télégraphe. Pendant qu'il parlait, Jérôme équerquillait les yeux, ouvrait une bouche demeurée et se passait de temps en temps la langue sur sa grande dent noire. Après chaque récit, il fermait la bouche, baissait les yeux & murmurait avec admiration: "C'est une belle chose que la Science!". Françoise toutefois, ne semblait pas partager l'enthousiasme de son mari à ce sujet. ~~Les regards de sa femme~~ ^{Les} regards de sa femme, récits de Théodore paraissaient plutôt l'effrayer. Ses yeux regardaient au loin, sa figure devenait inquiète; on eût dit qu'elle apercevait dans tout cela quelque chose d'andouille et de suspect; quand Théodore s'était tu, elle disait en soupirant: "Le monde devient trop malin!".

Pour les amuser, Théodore leur récitait quel-

quelques aussi des anecdotes empruntées à
 ses livres de lecture. L'histoire du paysan
 illettré qui s'achète une paire de lunettes
 pour pouvoir lire et celle de Newton faisant
 par distraction, bouillir sa montre dans une
 casserole au lieu de l'œuf qu'il voulait
 cuire les firent rire aux larmes. Il leur
 récitait également des fables de La Fontaine.
 Les tours du renard les amusèrent conside-
 rablement, et quand le chat parvenait à
 voler habilement un morceau de fromage,
 ou quand le chien s'en revenait en portant
 dans sa gueule une tranche de pain dérobée
 chez un voisin, Jérôme les qualifiait avec
 un petit air entendu de "rusés compères".

Trois ou quatre fois par an, Théodore
 retournait à T. pour aller voir ses parents
 et sa fiancée. ~~Cette jeune fille~~ ^{celle-ci}
~~était une jeune fille~~ ^{celle-ci} ~~qui se laissa~~
~~trahir, ni souffrance.~~ ^{celle-ci} Cette jeune fille était
 une voisine de ses parents, une amie
 d'enfance. Le sentiment qui les unissait,

maintenant qu'ils étaient des jeunes gens,
 ressemblerait beaucoup à celui qui les avait
 attachés l'un à l'autre quand ils étaient petits.
 C'était un sentiment qui s'était insensibil-
 lement transformé avec l'âge, si insensiblement
 même qu'ils n'auraient pu dire à quel mo-
 ment il avait changé de caractère, ni en quoi
 il différait dans leurs cœurs.

~~Quelques fois~~ ^{en qu'il y avait} C'était un amour qui était né avec
 eux, ^{Theodore était convaincu qu'il} ~~qu'il~~ faisait partie de leur destinée et
 qu'il était impossible d'y ^{rien} ~~rien~~ changer.
~~Le mariage de Theodore et de sa femme~~
~~avait été décidé par leurs parents et~~
~~par eux-mêmes.~~

Par un de ces accidents qui se produisent
 dans la vie, Theodore avait épousé
 une jeune fille d'un autre pays. Il est évident, il suffisait
 de jeter un coup d'œil sur sa physionomie et
 son caractère pour reconnaître que ce n'était
 pas la même personne que celle qu'il avait
 connue dans son enfance. Elle avait une
 douceur et une simplicité qui étaient
 nouvelles pour lui. Theodore avait tout
 arrangé avec elle comme il le fallait.

Jules

A part Sylvain Bayois, dont il avait fait la connaissance chez ses hôtes, Théodore ne fréquentait personne à J.

Georgee, ~~depuis l'arrivée de Théodore~~, ~~siégeait~~ ~~à~~ ~~la~~ ~~table~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~maison~~ ~~de~~ ~~Sylvain~~, ^{venait d'habitude} ~~ce~~ ~~qui~~ ~~se~~ ~~passait~~ ~~à~~ ~~chez~~ ~~les~~ ~~Picenne~~ le ~~soir~~ ~~et~~ ~~le~~ ~~matin~~ ~~il~~ ~~se~~ ~~levait~~ ~~à~~ ~~sept~~ ~~heures~~ ~~du~~ ~~matin~~, ~~le~~ ~~dimanche~~, ~~après~~ ~~les~~ ~~vêpres~~. Il s'asseyait toujours à la même place, entre la table et la fenêtre, déposait à côté de lui son chapeau bouclé à graineux, puis il tirait sa pipe de sa poche, la bourrait et se mettait à fumer. Jérôme, à cette heure là, était ordinairement assis au coin du feu, une main appuyée sur la baguette du poêle et tenant, dans l'autre, un grand mouchoir bleu qu'il se passait de temps en temps sur la bouche.

"Quelle nouvelle? quelle nouvelle? camarade Sylvain..." s'écriait-il avec force de savoir tremblante. Sylvain, tournant vers lui sa figure inberbe et vieillotte, répondait invariablement: "Il fait chaud," ou "Il fait froid". Invariablement aussi, il annonçait, après un temps de silence, des choses comme ceci: "Les pommes de terre remontent"; à quoi Picenne répondait: "Bonne affaire! bonne affaire!" "Jacques Larrôt a aussi perdu son cheval avant-hier - continuait Sylvain - il y a huit jours, il avait perdu un porc." Picenne conduisait, en soupirant: "Un malheur l'arrive jamais seul."

Lorsqu'il Sylvain avait fumé sa pipe, il allait en secouer les cendres dans le bœc au charbon, puis venait se planter debout devant la fenêtre, croisait les bras au risque de faire craquer son étroit veston gris et regardait au dehors d'un œil vague et en se balançant sur ses jambes comme un homme qui ne sait que faire et qui s'ennuie. "On s'amuse beaucoup mieux pendant la semaine que le dimanche", finissait-il par dire. "Ben, oui", répondait Jérôme - pendant la semaine, on travaille... et voilà." "C'est vrai", répliquait Sylvain et il fixait un œil triste sur les pavés de la maison.

Un jour, au moment de partir, il ~~recevait~~ ~~de son~~ ~~ami~~ ~~Théodore~~ invita ~~à venir~~ à faire une promenade avec lui. Théodore accepta.

Il, s'en allèrent ensemble, traversèrent le village, marchèrent quelque temps dans les champs, puis s'engagèrent dans un sentier qui ^{montait} ~~menait~~ vers un petit bois. Arrivés au haut de la côte, ils suivirent la lisière. De cet endroit, on plongeait dans la vallée de l'Ourthe. On était en décembre;

il
 avait gelé ; au milieu des terres noires, on voyait
 de grandes plaques de glace ; çà & là, des gens
 patinaient ; on entendait le roulement
 des patins et les cris joyeux des patineurs ;
 des morceaux de glace tombaient des arbres, avec
 un petit bruit cristallin ; la terre craquait
 sous les pieds ; des cloches tintaient à droite et
 à gauche ; ~~entendait~~ un oiseau
 grimpeur faisait entendre son cri strident ;
~~passait~~ un corbeau passait en croassant
 au-dessus de la vallée ; ^{tandis que,} sur le ciel enflammé
 de l'occident, que le soleil venait de quitter,
 de l'autre côté de l'Oretha, au haut de la Côte,
 quelques chênes puissants profilaient la
 lacin ~~noire~~ noueux de leurs fortes branches.

Théodon ne put résister à la beauté de ce
 spectacle. Il s'arrêta un instant pour exami-
 ner la vallée, pour admirer le ciel et écouter
 les mille bruits harmonieux qui montaient
 autour de lui. Les quelques arbres qui se dressaient
 au-dessus de la côte attirèrent surtout
 son attention par le contraste que leurs lignes
 noires faisaient avec le ciel enflammé, par

la façon violente en quelque sorte avec laquelle ils se détachaient des nuages.

— Voyez ces arbres, dit-il à son compagnon, avec un geste d'admiration, voyez ce ciel... Comme c'est beau!

Sylvain regarda les arbres, jeta un coup d'œil sur le ciel et ne trouva rien là d'extraordinaire; toutefois, pour faire plaisir à Théodore, il murmura: "Oui, c'est beau."

Après avoir longé le bois, les deux amis prirent un petit chemin de terre qui conduisait à la grande route et retournèrent pas celle-ci.

Ils étaient tous deux très contents de leur promenade et décidèrent de la recommencer. Au bout de quelque temps, ils la firent même ^{avec son vent} ~~répéter~~ deux fois par semaine: le dimanche et le jeudi.

Un jeudi de février, en arrivant vers cinq heures du soir chez la Pierrette, Sylvain trouva Théodore dans la cour, le nez en l'air, occupé à regarder un gros nuage qui venait de se montrer à l'horizon.

— Je crois qu'il est imprudent de partir, dit-il;

il va pleuvoir.

- Non, non, répondit Sylvain, en regardant le ciel à son tour, c'est un nuage qui s'éloigne.

- Il s'avance, au contraire, reprit Théodore.

- Mais non, mais non, dit Sylvain.

L'air était tiède & doux, le vent ne soufflait pas, le nuage semblait immobile. Théodore pensa que son ami pouvait bien avoir raison et ils partirent.

Quand ils furent dans le champ, le vent, tout à coup, s'éleva. Les épis d'orge, les jeunes blés, qui commencent à pousser et à se couvrir de verdure, se mirent à frissonner.

- Tu vois, avais-je dit? s'écria Théodore.

- Rien ne prouve encore qu'il pleuvra, répondit Sylvain.

Ils hâtèrent toutefois le pas. Mais le vent redoubla de violence. On l'entendait mugir dans le bois et s'abattre avec un bruit sourd dans la vallée. Le nuage qui jusque là, s'était contenté de ramper à l'horizon, monta avec rapidité dans le ciel en s'élargissant, et de grosses gouttes isolées commencèrent à tomber.

Les deux amis coururent à toutes jambes vers le bois, mais quand ils y furent arrivés, ils constatèrent que les arbres, dépourvus de leurs feuilles, ne pouvaient leur fournir aucun abri. Sylvain, se rappelant alors qu'il existait au bas de la côte, au bord de la grande route, un cabaret, proposa à Théodore de s'y réfugier. Celui-ci accepta. Ils descendirent au galop et ne tardèrent pas à se trouver devant une

petite maison à la façade de laquelle on pouvait lire sur une
enseigne déteinte, que le vent secouait avec rage: "Au repos de
la montagne."

~~accepté, et de la...~~
Quand ils entrèrent dans l'étancein, une
penumbré obscurité le remplissait déjà, et c'est à peine
s'ils distinguèrent un homme qui se trouvait
assis au coin du feu, où il fumait sa pipe.
Tyloain le reconnut toutefois à sa voix lorsqu'il
leur dit bonjour. Pendant qu'ils échangeaient
quelques paroles ensemble, une jeune femme
sortit d'une chambre voisine et vint deman-
der à Theodore et à Tyloain ce qu'ils désiraient
boire. Après leur avoir servi un verre de
bière, elle alla s'asseoir dans le coin de la che-

minée qui était inoccupé.
* Quel temps épouvantable! s'écria-t-elle.
- ~~Ne peut-elle...~~

~~de la...~~
- Oui, ^{c'est un temps épouvantable,} répondirent en choeur les trois hommes.
Après cela, tout le monde cessa de parler, et
comme l'ombre augmentait insensiblement,
bientôt les quatre personnes ne se distinguèrent
plus mutuellement que par les taches blanches
que leurs figures découvraient sur les murailles.

au bout de quelques instants, la femme in-
terpella l'homme qui était assis auprès d'elle, de

* Le vent soufflait long-temps avec violence et la pluie, qui tombait à verse, crépissait
d'un fracas d'instruments de guerre, et les murs de la maison.
La jeune fille frissonna.

l'autre côté du poêle :

- Vous ne dites rien, Charles !

- Que voulez-vous que je dise ? répondit Charles d'une voix flegmatique. Il tira quelques bouffées de sa pipe et une lueur légère éclaira sa figure.

Après quelques nouveaux moments de silence, la femme s'étira de toutes ses forces sur sa chaise.

- Aïe ! aïe ! aïe ! s'écria-t-elle, qu'il fait ennuyeux aujourd'hui !... Si nous jouions une partie de cartes ?... En en dites-vous, Charles ?

- Je veux bien, répondit Charles, d'une même voix flegmatique,

- Et vous, benneus ? dit-elle, en s'adressant à Théodore et à Sylvain.

Ceux-ci n'avaient nulle envie de jouer aux cartes : Théodore parce qu'il n'y trouvait guère de plaisir, et Sylvain parce qu'il éprouvait une mortelle honte pour tout ce qui pouvait lui faire dépenser de l'argent. Mais, ils étaient sans doute dans un de ces moments de lâcheté où l'homme devient une machine qui obéit servilement à

n'importe quelle volonté, car ils acceptèrent la proposition de la femme, ~~bien qu'ils fussent~~ ~~certains qu'ils~~ ~~ne le feraient pas~~.

Celle-ci alluma la lampe & l'on s'attabla. Le hasard voulut que Theodore eût la femme pour partenaire. On joua d'abord avec mollesse, mais insensiblement ^{tout} le monde s'anima, se passionna ~~avec la rapidité de la foudre~~ ~~et se passionna~~ ~~pour la partie~~, ^{jeta les} ~~jetèrent~~ les cartes sur la table en la frappant de coups de poing sonors, ~~et se passionna~~ ~~pour la partie~~ ~~avec la rapidité de la foudre~~. Tout à coup, Theodore sentit qu'un genou touchait sa jambe. Il se retira vivement, un peu confus à l'idée que ce genou pouvait appartenir à la femme qui était en face de lui. Quelques instants après, il sentit le même contact. Il jeta les yeux sur la femme. Un frémissement parcourut tout son être. Il avait remarqué, quand elle avait allumé la lampe, qu'elle était belle; mais en ce moment, elle lui parut éblouissante. C'était une forte femme d'environ vingt-cinq ans, avec une figure ovale, d'abondants cheveux bruns, des sourcils noirs & bien fournis, de grands

yeux noirs, une bouche plutôt grande, mais formée de deux lèvres vermeilles admirablement découpées, un nez droit, un menton un peu proéminent, une gorge potelée & une poitrine ronde. Un sang généreux lui allumait les joues. La joie sortait de son corps, comme un feu d'un foyer naturel. Ses yeux étincellaient d'un éclat voluptueux, ses joues brillaient; tantôt, elle entrouvrait sa bouche pour montrer ses dents éclatantes; tantôt, elle promenait calmement le bout de sa langue sur ses lèvres rouges. Et ces yeux, ces joues, cette bouche, cette langue, cette gorge, cette poitrine semblaient s'avancer vers Théodore, s'offrir à lui et lui dire: "Prends-nous!",

Valérie

A mesure que Théodore regardait cette femme, un trouble singulier s'emparait de lui. Son cœur battait à coups précipités dans sa poitrine; ses tempes brûlaient; il jetait machinalement les cartes sur la table et s'immobilisait dans son jeu. Chaque nouveau contact du genre le secouait comme un courant électrique. Il n'osait plus lancer ~~les~~ ^{lancer} ses regards sur sa partenaire que des regards furtifs. L'attrait de cette figure rayonnante avait quelque

chose de diabolique qui agissait sur lui comme un abîme; il se sentait attiré vers cette personne par une force mystérieuse, tandis qu'une frayeur inexplicable le poussait à s'en écarter. Cependant, à mesure que son trouble grandissait, la femme se faisait plus affolante & plus chatte. Ses yeux noirs rayonnaient plus fortement, ses joues s'allumaient davantage, ses lèvres devenaient plus fourmantes & plus désirables, sa poitrine soulevait plus visiblement l'étoffe du corsage; en même temps, sa jupe se frottait de plus en plus calmement contre celle de Théodor. Ce manège, toutefois, ne l'empêchait pas de conserver sa présence d'esprit, car elle jouait sur cartes avec attention, relevait les fautes que les trois hommes commettaient parfois & donnait de bons conseils à Théodor son partenaire. Elle apportait même tout de naturel dans sa façon de jouer que Charles & Sylvain ne s'acquerraient que par de longues agaceries ^{de leur compagnon} ~~quelques~~ ^{était l'objet.} ~~de~~ Théodor la remarqua & cela ~~lui~~ ^{lui} donna un peu d'assurance. Il se sentit flatté de l'attention qui lui

accordait la femme, puis il en fut heureux. Il devint gai, expansif et fuma même un cigare, ce qui ne lui arrivait ^{jamais} que à l'occasion de quelque ^{grand} événement. La hardiesse commençait même à aller jusqu'à soutenir le regard de la femme, qu'il avait évité jusque là, lorsqu'une ombre passa sur son bonheur. A propos d'une contestation qui venait de surgir au sujet des cartes, Charles & ^{la} femme engagèrent une discussion, s'animèrent & moitié riant, moitié fâchés, se lancèrent des injures; pendant ce temps, leurs figures s'étaient rapprochées et comme celle de la femme touchait presque celle de Charles, celui-ci, pour clore la discussion, lui passa brusquement ^{son} bras autour de ^{la} taille, l'attira vivement contre lui et lui donna un baiser. Théodore en éprouva de la colère & de la douleur. L'idée lui vint que cet homme pourrait bien être l'amoureux de la femme. Il le regarda. Il ne le connaissait pas; ^{il ne se rappelait même pas l'avoir jamais vu.} Il remarqua que ~~deux~~ vêtements étaient très propres, quoique ce fût des vêtements de travail; sa figure n'était

pas désagréable; il avait l'allure dégayée des
 jeunes paysans qui ont été soldats. Théodore
 se mit à le haïr. La façon familière dont il se
 comportait vis à vis de la jeune femme l'irritait;
 il lui en voulait même de la lui entendre
 appeler par son prénom: "Rosa". Pendant qu'il
 s'inquiétait de la sorte, la femme semblait
 de plus en plus porter sur lui toute sa sympathie;
 ses yeux, après s'être un instant ~~de tournés~~^{détournés}
 pour regarder les cartes, revenaient se fixer
 sur sa figure avec plus de caresse et de dou-
 ceur. Théodore ^{songea} ~~pensait~~ que si Charles était son
 amoureux, elle ne se comporterait pas de la sorte,
 et cette idée lui rendit sa sérénité. Des pensées
 très douces commencèrent à germer dans son esprit,
 des sentiments joyeux remplirent son cœur; il
 serait resté là toute la nuit, toute sa vie, tant
 il se sentait content & heureux.

Mais Sylvain, qui avait des habitudes régulières,
 tira sa montre à un certain moment & fit remarquer
 qu'il était dix heures et qu'il fallait s'en retourner.
 "Déjà!", dit Rosa. Dans sa bouche, ce "déjà!",
 semblait s'adresser aux trois hommes, mais ses yeux

magnifiques en s'arrêtant avec un air de reproch
 sur Théodor, lui firent comprendre que c'était
 lui seulement qu'on visait. lorsque tout le monde
 fut debout, elle dit encore, mais cette fois en s'adres-
 sant ~~à~~ exclusivement à Théodor et en
 l'enveloppant ^{de nouveau} d'un regard de reproche: "Vous
 partez aussi?...". - "Il le faut bien", répondit Théo-
 dor - Pourquoi le fallait-il bien? Personne ne
 pouvait l'empêcher de rester et il en avait, ^{d'ailleurs} ~~de~~,
 une furieuse envie. Il se tenait derrière des
 deux compagnons en se balançant sur ses jambes
 comme un homme indécis, et il fallut que Sylvia
 l'appela plusieurs fois pour le décider à s'ouvrir
 la porte. Quand il fut dehors, il s'en voulut de
 sa sottise timidité et s'adressa mille reproches, mais
 il se promit de revenir, et comme Charles était
~~sorti~~ sorti en même temps que lui, il ne tarda
 pas à se consoler. décidément, ce ne devait
 pas être "son anniversaire".

[Handwritten initials]

[Blue bracket mark]

Les Pierre étaient couchés quand il rentra. Il
 grimpa sans bruit dans sa chambre. Après être
 resté un instant debout auprès de son lit, les mains
 dans les poches et les yeux fixés au sol, ~~en~~ ^{il}

61

alla s'asseoir devant sa fenêtre, qui était ouverte.
Au bout d'un instant, il se leva, courut chercher
un cigare dans ~~une boîte~~ ^{une étagère}, l'alluma, puis
vint reprendre ~~sa~~ place devant la fenêtre. Il était
agité et n'avait nulle envie de dormir. Il était par-
tagé entre l'étonnement et la joie. Qu'une pareille
aventure lui fût arrivée, à lui, Théodor, il ne
pouvait presque pas le croire! A l'école, il avait
toujours eu le surs de sagesse; sur tous ses bulletins
trimestriels, on pouvait lire la ^{même} mention: ~~excellente~~
"Conduite exemplaire". Malgré les invitations de
ses ~~amis~~ ^{camarades}, il n'avait jamais participé à leurs
frasques les jours de sortie. Il savait très bien qu'ils
avaient à peu près tous de bonnes amies, tous
les uns étaient faillues, les autres modistes et
d'autres tout simplement serouises dans des
cafés; ils lui montraient les lettres qu'ils recevaient
de ces petites femmes, lettres où les fautes d'orthographe
alternaient avec les pâtés, mais où il y avait de
si superbes cris d'amour, des expressions si sensuelles
et des sous-entendus si licencieux que sa tête
s'échauffait à les lire et qu'il rougissait en les resti-
tuant à leurs propriétaires... Il savait tout cela,

mais il savait aussi, qu'à cause de cela, ses camarades étaient quelquefois retoqués aux examens et forcés de doubler leur cours, et il savait mieux encore que si une farce semblable lui fût arrivée, ses parents ne pouvant pas s'imposer de sacrifices démesurés, l'auraient tout simplement retiré de l'école et lui auraient mis une blouse sur le dos et une bêche dans la main... A l'âge où la jeunesse s'émancipe, lui ne s'était donc pas émancipé. La pauvreté avait fait de lui un enfant craintif, et il était sorti de là un homme timide. Il n'avait d'ailleurs aucune ambition, et ~~il~~ ne nourrissait pas de rêves déraisonnables. Il savait comment sa vie s'écoulerait. Dans un an ou deux, il épouserait la jeune fille qu'il aimait, ensuite il aurait des enfants qu'il élèverait aussi honorablement qu'il pourrait, et quand l'heure de sa retraite aurait sonné, il se retirerait dans une petite maison semblable à celle de Pienne et, comme Jérôme, il passerait tranquillement le reste de ses jours à cultiver un jardin et à tailler des arbres... L'idée ne lui était jamais ve-

me qu'un jour une jolie femme jetterait les yeux sur lui. Cela le confortait, mais cela le rendait d'autant plus fier qu'il n'avait jamais espéré une ~~pareille~~ ^{pareille} fortune. "C'est qu'elle est diablement belle," se disait-il, tandis qu'il tirait de si grosses bouffées de son cigare que la chambre en était, pas instants, tout éclairée. Il éprouvait un plaisir indicible à rêver à cette femme. Par moments, il retrouvait les points de ses moustaches, et un petit sourire de fatuité passait sur ses lèvres... Assis devant la fenêtre, où il ne voyait rien que quelques vagues silhouettes d'arbres et de nuages gris qui roulaient dans un ciel noir, il humait l'air avec délice et se sentait aussi heureux qu'un chasseur à l'affût, qui jouit, sans le analyser, de tous les charmes de la nuit, en attendant que le gibier passe à sa portée.

Le lendemain, après la clame, au lieu d'aller, selon son habitude, trouver le vieux Pierre qui travaillait au jardin, il monta dans sa chambre et se regarda dans la glace. ~~Il vit~~ ~~ce~~ ~~qu'~~ ~~il~~ ~~avait~~ ~~sur~~ ~~le~~ ~~visage~~ ~~qu'~~ ~~il~~ ~~avait~~ ~~sur~~ ~~le~~ ~~visage~~ ~~qu'~~ ~~il~~ ~~avait~~ ~~sur~~ ~~le~~ ~~visage~~ Il vit en effet que sa cravate était un peu usée; il l'enleva et

M. Clément

en mit une autre, puis il sortit sans prévenir des hôtes.

Il se dirigea rapidement vers le petit bois où il avait l'habitude d'aller se promener ^{avec} ses amis. Lorsque il eut atteint le sommet du coteau, il aperçut le toit ~~de~~ rouge du "Repos de la montagne" qui éclairait un pâle rayon de soleil. Son cœur se mit à battre; sa marche se ralentit; il devint rêveur. Tout à coup, il s'arrêta... Il était sorti avec l'intention bien décidée d'aller chez Rosa, et voilà qu'il n'osait plus... La sottise timidité était revenue. Il lui semblait que sa visite aurait quelque chose d'inconvenant et de ridicule. "S'il y a des consommateurs dans le café, pensa-t-il, ils liront sur ma figure que je viens là pour Rosa... Et elle... elle rira peut-être aussi de ma naïveté..."

Au lieu de continuer sa route, il entra dans le bois. ^{Il avait eu beaucoup plus pendant la journée.} Il était à la fin de janvier, il dégelait depuis quelques jours. Le sol était spongieux & de grosses gouttes d'eau tombaient des arbres; quelques feuilles mortes tremblotaient dans les broussailles, comme des papillons coupés dans les broussailles; des grandes plaques de neige brillaient çà et là à travers les taillis; perché à la cime d'un arbre, un merle sifflait de toutes ses forces. La nuit tombait.

baît quand Théodore sortit du bois. Il était crotté com-
me un vagabond. ~~ce n'était pas de la saleté~~ ~~de saleté~~ ~~de saleté~~ ~~de saleté~~ ~~de saleté~~
~~de saleté~~ ~~de saleté~~ ~~de saleté~~ ~~de saleté~~ ~~de saleté~~

N'osant décidément pas aller seul chez Rosa, ^{après} il
résolut de s'y rendre avec Sylvain, lors de leur prochaine
promenade. Une semaine s'écoula. Théodore eut qu'il
n'en verrait jamais la fin. Mais comme son cœur
battit joyeusement quand il entendit contre la fenêtre
de Pierrette l'appel bien connu de son camarade!
Il bondit hors de la maison, et il n'aurait fait qu'une
course jusqu'au "Repos de la montagne", s'il n'avait
pas songé qu'il était imprudent d'éveiller les soupçons
de Sylvain. Il se contraignit donc, il s'efforça de régler
son pas sur celui de son compagnon et se montra plus
aimable que jamais vis-à-vis de lui. Malgré cette di-
plomatie, ce ne fut pas sans peine qu'il décida Sylvain
à entrer de nouveau chez Rosa. Sylvain résista même
de toutes ses forces, mais Théodore a ayant pénétré dans
la maison sans tenir compte de ses protestations, il
finit par le suivre tout en maugréant. ~~il le suivit~~
~~il le suivit~~

Cette fois, il n'y avait personne dans l'estaminet.
Les deux jeunes hommes prirent chacun une chaise.

et ~~excessivement~~. Rose ne tarda pas à paraître. Elle poussa une exclamation ~~de surprise~~ en reconnaissant les deux amis. "Ah! c'est vous!" ~~elle s'écria~~ - t-elle, "comme je suis contente, contente de vous voir!" Et courant vers eux, les bras tendus, elle alla leur serrer ~~à regret~~ ~~les~~ mains. On eût dit qu'elle s'attendait à ne plus les revoir jamais, et que leur apparition lui causait un plaisir infini.

Comme l'autre soir, on jura aux cartes; mais, il n'y avait plus aucun étranger ^{aujourd'hui,} ~~avec eux~~ et Théodore fut davantage à son aise. Rosa, de son côté, se montra plus aimable et plus câline en core que la première fois. Quand elle ramassait les cartes, elle s'arrangeait de façon à toucher ~~les~~ de ses doigts, les mains de Théodore. Parfois aussi, elle s'écriait sur un petit ton ~~de reproche~~ mutin: "je veux voir votre jeu!" et elle approchait sa tête si près de celle de Théodore que leurs joues se frottaient. Dans les moments là, Sylvain, qui tremblait pour son argent, se mordait les lèvres. A la fin, il s'emporta et, dans un accès ~~de~~ indignation, il s'écria "que si l'on s'avisait de tricher, il jetterait là son jeu!" Rosa fronça les sourcils et la regarda en pleine figure, comme une personne

qui n'a peur de rien. "En voilà un mauvais petit diable!", dit-elle. Théodore éclata de rire, et le "mauvais petit diable" baisa la tête en fronçant le nez. Parfois encore, Rosa fixait sur Théodore des yeux provocateurs. Celui-ci la regardait alors d'un air qui semblait dire: "Ah! si Sylvain n'était pas là!" et les yeux de la femme répondaient: "Mais ose, ose donc!"

Ce fut encore Sylvain qui donna le signal ~~du~~ du départ. De même que la première fois, Théodore aurait voulu ^{comme} rater, mais il craignait toujours d'éveiller les soupçons de son ami, et il ^{partit} ~~se précipita~~ également ~~très~~ entreprenant qu'il se laissait, bien que Rosa, en lui donnant la main, l'eût attiré doucement vers elle en l'enveloppant d'un regard ~~seigneurial~~ et plein d'amour.

Cette semaine se passa de nouveau. Elle parut plus longue encore à Théodore que la précédente. Chaque jour, il avait une envie folle de courir ~~chez Rosa~~ au "Refuge de la montagne", mais il n'osait toujours pas. Il passait tous ses loisirs à se promener ~~dans~~ ^{sur} le pied de long en large au jardin et dans la prairie, en pensant à Rosa et en maudissant sa coquardise. Le jeudi, quand Sylvain vint l'appeler, il le guettait depuis

Dorvaldy

une heure. Les deux amis prirent leur chemin ^{habituel} ~~précédé~~ et ne tardèrent pas à arriver auprès du bois.

Thais, quand ils furent à cet endroit, Sylvain s'arrêta, regarda Théodore en pleine figure et dit :

- J'espère que nous n'allons plus dans ce cabaret. - Et il fit un geste de tête méprisant dans la direction du "Repos de la Montagne".

Théodore en fut tout interloqué.

- Pourquoi pas ? finit-il par dire. Il me semble...

Il voulait expliquer qu'ils s'y étaient bien amusés tous les deux, mais Sylvain ne le laissa pas achever ; il lui lança un regard perçant et sévère :

- Je crois, Dieu me pardonne, que vous êtes amoureux de Rosa !

Théodore devint tout rouge ; ~~et se tressaillit~~ après quelques instants, il balbutia :

- Quelle idée ! Qui est-ce qui vous fait croire ?...

- Ce qui me fait croire ? répondit Sylvain. ~~Croyez~~ Pensez-vous, par hasard, que je suis aveugle ?... Et il se mit à pousser de petits ricanelements qui glacèrent Théodore.

Les deux amis restèrent ensuite quelques

Donna un coup de poigne à ses cheveux, puis il par-
 tit. Comme il arrivait près du bois, il aperçut à
 quelque distance, devant lui, au bord du chemin
 qu'il suivait, un ~~cas~~ homme de grande taille qui mar-
 chait à petits pas dans un champ, en tenant la tête
 baissée. Il reconnut le vieux Pierre, qui était
 venu voir ~~no~~ ~~cas~~ dans quel état se trouvait
 son blé après les ~~jours~~ fortes gelées qu'on avait eu ces
 jours-là. "Sapristi! pensa Théodor, il est capable
 de s'apercevoir que je vais chez Rosa." Il se hâta de
 faire un détour et traversa le bois au lieu d'en
 suivre la lisière. Quand il fut devant la porte du
 cabaret, il écouta un instant. On n'entendait rien
 à l'intérieur. Il entra. L'estaminet était vide, ~~par~~
~~ce~~ ~~qu'~~ ~~il~~ ~~avait~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~chance~~. Il
 s'assit et attendit quelque temps. Toute la mai-
 son semblait déserte. L'horloge remplissait l'esta-
 minet de son tic tac aigu et monotone. Le cœur de
 Théodor se mit bientôt à battre aussi fort que
 le balancier de l'horloge. Après quelques instants,
 comme personne ne se montrait, il foussa légè-
 rement. Il entendit alors, dans la pièce voisine, un
 nonchalant remuement de pantoufles, puis un

brait de pas tout aussi nonchalant et Rose finit par apparaître.

Dis, qu'elle l'eut reconnu, elle s'élança vers lui, avec son sourire le plus caressant. Elle lui serra ~~postérieurement~~ la main et s'assit tout contre lui.

- Enfin, dit-elle, vous vous êtes décidé à venir me voir Seul ... Comme c'est gentil! ... Mais pourquoi avez-vous attendu si longtemps? Est-ce que vous aviez peur de moi?

- Peur? ... Non! répondit Théodore, d'une voix qui tremblait légèrement.

- Ah! fit-elle ... Et vous habitez chez les Perronne ... Ce sont de braves gens ... Vous amusez-vous à?

- Oui, très bien! dit Théodore.

La conversation cessa. Théodore aurait bien voulu la continuer, mais il ne trouvait rien à dire. Quant à la femme, elle ^{persistait} ~~continuait~~ à le regarder avec le même sourire caressant, en pleine figure, comme on regarde un enfant auquel on veut inspirer confiance. Elle était en négligé, ~~expéditive~~. Quelques mèches de cheveux tombaient sur ses tempes et d'autres sortaient, comme de petites aigrettes brunes, de son

Arignon, maintenant par un peigne d'écaillé. Elle n'avait pas de corset; une taille légère à pois blancs et noirs moulait sa poitrine, ~~et~~ et découvrait ses bras jusqu'aux coudes. Elle ressemblait à une belle fleur aux pétales gras et veloutés et tout humide encore de la fraîcheur d'une nuit de printemps.

Ne sachant plus quelle contenance tenir sous ce regard qui ne cessait pas de lui caresser la figure, Théodore finit par demander un verre.

- Êtes-vous si pressé que cela de boire? demanda la femme, en faisant une moue enfantine. ~~Il se pencha vers elle et l'embrassa sur la joue.~~

Théodore n'insista pas. Une foule de sentiments tumultueux battaient, comme des vagues, les parois de son cœur. Il remarqua que ~~quelques~~ des ciseaux pendaient à la ceinture de Rosa. Il se mit à jouer avec eux, puis il toucha le peigne d'écaillé que la jeune fille avait dans ses cheveux. Rosa continuait de lui sourire comme à un enfant auquel on permet tout. Encouragé par ce sourire, Théodore voulut lui toucher aussi son oreille veloutée, mais sa main trembla et s'arrêta en route. Il se mit alors

^{contempler}
 à ~~regarder~~ Rosa, sans plus faire ~~aucun~~ ^{de} mouvement; sa
 poitrine haletait, ses yeux étaient suppliants. Le sourire
 de la femme s'accrut. Pendant quelques minutes,
 ils restèrent ainsi l'un en face de l'autre, immobiles,
 et muets... Mais insensiblement le sourire disparut
 des lèvres de Rosa, sa figure devint grave, un
 petit frémissement la secoua. Elle ouvrit ses beaux
 bras nus, enlaça la tête de Théodore, l'attira sur sa
 poitrine et lui donna, dans le cou, un baiser plein de
 passion. Quand Théodore se redressa, sa figure était
 empourprée et ses yeux ^{tout} humides, ~~qu'elle serrait~~
~~et qu'elle serrait~~. Sa poitrine haletait de plus
 en plus. A son tour, il ouvrit les bras. Il allait ressai-
 sir cette gorge dont la chaleur douce et le parfum prin-
 tanier avait ~~pu~~ pénétré toute sa chair... mais au
 même moment la porte ^{forma sur le fond} ~~se~~ et un homme entra.

C'était un marchand. Il était vêtu d'un bonnet
 rond en peau de mouton, d'un sarrau bleu, de guêtres
 crottées et portait un grand bâton de cornouiller. Il
 paraissait légèrement emêché. Quand il se fut assis, il
 commanda un verre d'eau de vie et invita Théodore à ~~le~~
 en prendre un avec lui. Théodore n'osa pas refuser. ^{Lorsqu'il} ~~Quand~~
 fut servi, l'homme jeta son bonnet sur la table et allongea ses jambes.

les contributions, l'agriculture, la religion, la commune
et l'État, les écoles et les patentes sur les chiens.

Théodore bouillait de rage; mais le marchand
allait, allait, comme une boîte à musique qui a
été montée à fond et qui doit absolument seriner son air
jusqu'au bout.

Pendant qu'il parlait, un vieil ouvrier était
entré, en traînant ses gros sabots ferrés. Il était
~~venu s'asseoir~~ venu s'asseoir à la table où se trou-
vaient Théodore et le marchand, et il s'était commandé
un verre d'eau-de-vie qu'il tenait dans ses doigts
noirs et auquel il buvait de temps en temps un
petit coup. Il contemplait le marchand de tous
ses yeux et la bouche ouverte. Admirait-il l'orateur
ou enviait-il le poillard? Dieu seul aurait pu le dire,
mais son attitude ~~précisait que~~ tenait
de l'adoration & de l'estase. Il ponctuait à tort &
à travers les paroles du marchand de gestes de tête
approbatifs & disait de temps à autre:

- C'est ça, c'est ça! Quand une vache a
bu, il faut que l'autre boive!

Il se mettait ^{alors} à rire bruyamment,
buvait un petit coup, s'esuyait les lèvres ^{avec} ~~avec~~ ses poches.

le dos de sa main,
~~seule le~~ ~~de~~ ~~sa~~ ~~main~~ ~~sur~~ ~~la~~ ~~table~~, puis se tourna vers
 Théodore et disait, en pointant le marchand de vin,
 index: " Il dit ce qu'il pense! " ~~Il dit~~ ^{il} ~~retourne~~ ^{en} ~~un~~ ^{la} ~~unit~~ ^à ~~son~~ ^{l'} ~~explo~~ ^{se}.

Théodore était au supplice. Il espérait toujours
 que ces deux intrus s'en iraient; mais au lieu de cela,
 il entra d'autres consommateurs, le cabaret se remplit,
 & Rosa, obligée de courir de l'un à l'autre, ne pou-
 vait plus s'occuper de lui. De temps en temps ce-
 pendant, elle dirigeait de son côté un regard amari-
 cal & haussait imperceptiblement les épaules, comme
 pour dire: " C'est fâcheux, ~~très fâcheux~~, mais il
 faut me pardonner; vous voyez bien qu'il n'y a
 pas de ma faute. " Mais cela ne consolait pas Théo-
 dore. Et son impossibilité d'être seul avec Rosa s'ajou-
 taient des sujets de jalousie. Les consommateurs
 se comportaient avec une extrême familiarité vis à
 vis de la jeune fille. Quand elle passait auprès d'eux,
 ils lui pincèrent le bras, mettaient la main sur son
 épaule, touchaient sa joue, la tiraient légèrement
 par les cheveux. Ce spectacle le torturait. Il souffrait
 d'une façon épouvantable, et à l'idée qu'il ne
 pouvait rien faire, ~~absolument rien~~, pour empêcher
 tout cela, les larmes lui montaient aux yeux.

Il aurait voulu fuir pour ne plus être témoin de ces choses abominables, mais il pensait que ^{Ces privautés;} ~~elles~~ continueraient après son départ, ~~elles~~ ^{et il} sentait qu'il lui serait plus pénible encore de ^{les} voir ~~se succéder~~ en esprit que de les contempler avec les yeux de son corps.

Il lui fallut partir cependant. Le dimanche unangement à heure fixe & le moment du souper était arrivé. Il se leva, jeta sur Rosa un regard où il y avait à la fois une prière et un reproche, puis il quitta la porte. Il l'avait à peine refermée derrière lui que Rosa la rouvrait, lui saisissait la main et, tout en lui donnant un baiser rapide, lui disait de venir un de ces jours prendre le café avec elle.

Elle rentra ensuite si lestement dans l'estaminet que Théodore n'eut pas le temps de répondre. Il resta pendant quelques instants tout interloqué sur le seuil de la porte, puis il s'éloigna à grands pas. Comme un coup d'éponge, le baiser de Rosa avait effacé toutes ses souffrances & tous ses doutes.

Après le souper, Théodore resta auprès des Pierres. Françoise fila comme une d'habitude, tandis

Je ne sçais pas

que Jérôme s'étendit dans son fauteuil. Le grand air l'avait un peu grisé; il ouvrait et fermait ses yeux alternativement. A B un certain moment, il arrêta sur Théodore un regard fatigué et qui avait l'air de venir du fond d'un brouillard.

- Je vous ai vu cette après-midi, dit-il.

Théodore tressaillit.

- Vous allez sans doute dans le bois... Vous marchiez très vite... Honneur! comme vous marchiez!...

Il ferma ses yeux. Au bout d'un instant, il les rouvrit et regarda ses grandes jambes, ses manches sur lesquelles son pantalon flottait comme une loque.

- toi aussi, dit-il, j'ai été un bon marcheur...

Il referma de nouveau ses yeux.

- Jérôme, dit Françoise, tu vas t'en dormir, joue plutôt une partie de cartes avec Théodore.

Les deux hommes firent un cent de piquet & une heure plus tard Théodore montait dans sa chambre. De même que le jour où il avait fait la connaissance de Rosa, il s'assit devant sa fenêtre & fuma un cigare.

La soirée était belle. Dans le ciel, il y avait beaucoup d'étoiles, la lune brillait, quelques petits nuages gris roulaient lentement vers l'est et les cimes des peupliers dominaient une dentelle noire à l'horizon. Théodore rêvait... Il se faisait l'effort d'être un tout autre homme. Il lui semblait même qu'il n'existait que depuis quelques jours. Avant cela, en effet, qui était-il? Une chose imparfaite, un embryon, une chrysalide. Il végétait, immobile, dans un trou obscur. Mais maintenant... Il murmura tout bas: "Rosa! Rosa!", Il la voyait dans les peupliers, dans les nuages, dans la lune et dans les étoiles. ~~Il se souvenait de la première fois qu'il l'avait vue, quand elle était assise devant la porte de sa chambre, à regarder le soleil.~~ Quand il fut dans son lit, il la vit encore, tout près de lui, la tête sur son oreiller, et avant de s'endormir, ses bras firent plusieurs fois le geste d'embrasser quelque chose.

Le surlendemain, il retourna au "Repos de la montagne". Rosa l'accueillit avec joie et le fit entrer dans la pièce qui servait de cuisine. On aurait dit qu'elle savait qu'il allait venir. La table était dressée et

L'embrasement

l'eau du café bouillait sur le poêle. Rosa le pré-
senta à sa mère, en disant: "C'est le nouveau l'instituteur!"
- "Je le connais bien, répondit la vieille femme,
assez-vous, Monsieur." Théodore s'assit, un peu
intimidé toutefois par la présence de cette femme
dont l'extérieur n'avait rien d'avenant. Elle était
cependant proprement vêtue; elle avait même
sur sa tête un bonnet noir orné de quelques fleurs
violette; mais elle était petite et mince, sa figure
était jaune, les lèvres pincées, la pupille de ses
yeux d'un gris sale. Elle paraissait bilieuse, sournoise
et méchante. Rosa s'aperçut de l'impression que
faisait sa mère et se montra d'autant plus
aimable vis à vis de Théodore. Elle le débarrassa
elle-même de son chapeau, et le fit asseoir à la table
à côté d'elle, puis elle dit: "Mère, sert-nous le café".
La vieille obéit ~~comme d'habitude~~ et Rosa jeta sur Théo-
dore un regard qui signifiait: "Vous voyez qu'elle
n'est pas aussi méchante que vous pourriez le croire;
elle fait, au contraire, tout ce que je veux". En effet,
la vieille femme servait elle-même tout le temps
les deux jeunes gens et veilla à ce qu'il ne leur
manquât rien. Mais elle fit tout cela avec indif-

férence, comme si sa fille et Théodore avaient été deux enfants ~~deux~~ dont les occupations ne l'intéressaient pas; quant à elle, ~~elle~~ elle avait l'air de penser à des choses plus importantes et plus graves.

Le café était à peine pris qu'un consommateur entra dans l'estaminet. Rosa se leva pour aller auprès de lui et Théodore resta seul avec la vieille femme. Il ne savait que lui dire et la femme, de son côté, ne parlait pas. A la fin, les yeux du jeune homme s'arrêtèrent sur un petit secrétaire en acajou orné d'incrustations d'ivoire et d'appliques de cuivre qui se trouvait dans un coin de la pièce et qui contrastait par son luxe avec le reste de l'ameublement.

— Vous avez là un bien joli meuble, fit Théodore.

La vieille femme regarda le secrétaire, poussa un soupir et dit: "Nous avons eu de bien plus belles choses que cela, va, mon ami... Si tu m'avais connue, il y a trente ans!... Je n'ai pas toujours tenu un café, par hasard. Ah! non, ~~et~~ Je suis de bonne famille. j'ai roulé en voiture dans ma jeunesse!"

j'étais elle et elle se leva comme une ^{maie} dévorée elle et, l'œil
 pensive de nouveau un soupir, puis elle ^{continua :} ~~recommença~~ ^à
 "Je suis, malheureusement ^{malheureusement} tombée sur un ^{ma-}
 ri, ^{qui se} ~~qui se~~ ^à mange tout ce que nous avions."
 Anxieuse et craintive, elle fit le portrait de cet hom-
 me, ^{qui était mort depuis quelques années.} elle le trouva fonceur, fainéant, ivrogne,
 coureur de femmes et, vis à vis d'elle, poussant
 la brutalité jusqu'à la battre. A mesure qu'elle
 parlait, la colère s'emparait d'elle, ses yeux bril-
 laient d'un éclat méchant, sa respiration sifflait,
 et tout en prodiguant ^{au défunt} ~~des~~ ^{des} "qu'il re-
 pose en paix", et "que Dieu lui pardonne", en
 jurant qu'elle-même lui avait tout pardonné,
 elle s'acharnait comme une vipère sur son
 cadavre et le dépecait avec rage.

Rosa entra. La vieille se tut, puis, pour
 ne pas gêner les deux jeunes gens, elle alla s'as-
 seoir au fond de la ^{cuisine} ~~peccie~~, dans un coin obscur. Pen-
 dant quelques instants, ses yeux méchants bril-
 lèrent dans la pénombre comme des yeux de cou-
 leuvre irritée; à la fin, elle les ferma et sa figure
 devint si pâle qu'un étranger qui serait entré

M. Clément

^{en ce moment}
~~deux~~ l'aurait prise pour une morte.

Théodor et Rosa ne s'occupèrent plus d'elle. Assis l'un à côté de l'autre, ils se parlèrent pendant quelque temps à mi-voix; puis Rosa alla chercher un jeu de cartes et voulut faire une réusite. N'y parvenant pas, elle prit la main de Théodor, en regarda la paume avec attention et dit: "Comme vous avez la ligne du coeur accentuée!" Au bout de quelques instants, une sorte de mollesse et de langueur s'empara d'elle; elle rassembla lentement les cartes et les jeta loin d'eux, puis laissa aller sa jolie tête sur l'épaule de Théodore. Celui-ci lui passa son bras autour de la taille; elle ferma à demi ses yeux et s'abandonna tout entière sur l'épaule du jeune homme.

Après quelque temps, elle souleva légèrement sa tête, et sans ouvrir tout à fait ses yeux, elle regarda Théodor, à travers ses longues paupières, d'une façon langoureuse, presque triste.

- Est-ce que vous retournez souvent chez vos parents? demanda-t-elle.

- Oui assez souvent, dit Théodor.

Elle prit dans ses doigts le médaillon de la chaîne de montre de Théodore, et jona distraitement avec cet objet pendant un instant.

— Vous avez peut-être une bonne amie là-bas?
fit-elle.

Cette question troubla profondément, fortement
Théodor, mais il se maîtrisa et répondit: "Non."

— Ah! dit-elle... C'est que je ne voudrais
pas... — et elle tendit ses livres vers celles du ~~jeune~~
jeune homme.

Théodor emporta un délicieux souvenir
des heures qu'il avait passés ce jour-là avec
Rosa. Son bonheur eût même été complet, si la
question de Rosa "Vous avez peut-être une bonne
amie là-bas?" ne lui fut revenue à tout instant
dans la mémoire et n'eût mis une petite tache noire
sur ses pensées roses. Depuis plus d'un mois, il
n'avait pas songé à cette jeune fille, ou plutôt il
n'avait pas voulu y songer. Jusque'à présent, il
ne savait pas où ^{son} ~~cette~~ aventure le conduirait; il aurait
fort bien pu se tromper sur les sentiments de Rosa à
son égard. Et alors que trait-il arrivé? N'aurait
sans doute retombe dans son ornière, il aurait
replongé dans son trou obscur. Mais maintenant
qu'y avait-il encore de commun entre lui & la
jeune fille de son village? S'il avait pu l'ai-

mer, c'était à une époque où le Théodore d'aujourd'hui
 n'existait pas... Il pensa qu'il était de son devoir de
 lui écrire pour la prier de ~~reprendre~~ ^{renoncer} à lui. Cette
 pensée lui fut désagréable. Il considérait cette de-
 marche comme une corvée & il songea même à
 l'esquiver. Il eût voulu que le temps se chargât
 d'user le mince fil qui les attachait l'un à l'autre.
 "Si elle ne reçoit pas de mes nouvelles, se dit-il, si
 elle ne me voit plus revenir, elle finira bien par
 m'oublier". Mais cette façon d'agir ne tarda pas à lui
 paraître ~~convenable~~ ^{vile} & lâche. Il releva le front.
 Il voulait se conduire loyalement et n'entendait
 pas qu'on pût jamais lui adresser des reproches,
 au sujet de cette affaire. En conséquence, il
 s'assit devant sa table. Il était soucieux et
 grave; il était convaincu qu'il s'imposait un
 grand sacrifice; intérieurement, il se plaignait.
 Il resta ferme cependant. Il prit du papier, une
 enveloppe, une plume, puis il soupira comme
 s'il venait de soulever des poids. Il réfléchit: il
 ne trouvait rien à dire, mais rien du tout. Ah!
 s'il s'était agi d'écrire à Rosa!... Dès que la pensée
 de cette femme lui fut venue à l'esprit, elle

n'en sortit plus. Il essaya de se représenter ce que
 serait une rupture se produisant entre elle et lui.
 Comme ça ce serait troublant!... [Il se vit lisant
 une lettre que lui adressait Rosa à cette occasion. Il
 s'en dégageait une douleur contenue, mais forte. Théo-
 dou ne pourrait s'empêcher de reconnaître toute
 la souffrance qu'elle avait éprouvée en écrivant
 une pareille lettre. On aurait dit qu'en prenant
 une résolution si grave, elle renouait en même
 temps à toutes les fois de la monde & que son cœur
 s'enfermait dans un deuil éternel. "Je ne me
 marierai probablement jamais", disait-elle. La
 gorge de Théodou se serra. Mais quand il lut: "En
 vous écrivant ceci, j'obéis à un devoir pé-
 nible, mais impérieux; j'ose espérer que vous
 me pardonnerez tout le mal que je vous fais et
 que vous ne conserverez pas de moi un trop mau-
 vais souvenir." il pleura de vraie larme, qui
 tombaient comme des gouttes de pluie sur le papier ^{blanc}
 qu'il avait devant ses yeux. Quand il fut re-
 venu à lui, il se mit à rire du rêve qu'il avait
 fait, mais il se trouvait qu'il avait écrit ^{en imagination} une
 lettre de rupture éloquent & digne, et qui ne

pouvait manquer de produire une forte impression. Il écarta la feuille de papier qu'il avait devant lui et que ses larmes avaient décidément trop mouillée pour qu'il pût encore s'en servir; il prit une autre feuille et écrivit rapidement cette lettre si éloquente et si digne. Il alla ensuite la porter à la porte et, quand il s'en fut dessaisi, il poussa un soupir et se secoua comme un homme qui est enfin débarrassé d'un fardeau énorme.

Mélina

Un mois plus tard, Théodore, en arrivant chez Rosa, vers cinq heures du soir, la trouva avec son chapeau sur sa tête et un petit panier dans sa main. Elle allait faire une course dans le village. "Venez avec moi", dit-elle. Théodore se laissa aller à l'idée de se promener seul avec elle, en pleine semaine, dans les rues du village. Tel venait à être aperçu par des connaissances, sa conduite allait faire un joli scandale. Il accompagna cependant Rosa. Elle avait dit "Venez!", et il n'avait pu, par l'habitude de lui résister. Il l'aurait voulu d'ailleurs qu'il ne l'aurait pas pu, d'espérer le tenait dans sa serre. Elle le tenait, sa serre.

Pour faire sa course, Rosa aurait pu prendre

un chemin détourné et solitaire, mais elle choisit
par conséquent la route la plus fréquentée. On aurait
dit qu'elle ^{tenait} ~~regardait~~ ^{regardait} à se prome-
~~ner sans s'occuper~~ ^{ostensiblement} avec Théodor. Celui-ci, partagé
entre le plaisir d'être avec Rosa et la crainte de
se compromettre, se trouvait dans une situation
d'esprit très désagréable. La moindre silhouette
qu'il apercevait à l'horizon le jetait dans des
troubles. Il était préoccupé et distrait et, en somme,
beaucoup plus malheureux que content.

Les premières personnes ^{qui il y} ~~qui~~ ~~étaient~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~part~~ ~~de~~ ~~Rosa~~
rencontrèrent furent ^{deux} des laboureurs qui revenaient
des champs, assis sur leurs chevaux. Ces deux hommes
les saluèrent, tout en les regardant d'une façon
impertinente et quand ils les eurent déposés,
Théodor les entendit parler entre eux puis éclater
de rire. Plus loin, il vit aussi quelques femmes
qui allongeaient la tête au dessus de la barrière
de leur cour ; ~~elles~~ ^{les femmes} ~~avaient~~ ~~aussi~~ ~~cherché~~ ~~à~~ ~~les~~ ~~regarder~~
^{chuchotaient entre elles.}

Au retour, Théodor proposa à Rosa de
prendre part le bois, au lieu de suivre la grande
route. ~~Avec elle~~ ~~elle~~ ~~se~~ ~~trouvait~~ Rosa, cette fois, con-
sentit. Ils s'engagèrent dans un petit sentier et

Théodore prit le bras de la jeune fille. La soirée — une soirée d'août — était délicieuse. Les campagnes étaient aux yeux une belle verdure tendre, les feuilles pousaient sur les arbres, les bourgeons éclataient dans les haies, tandis que des milliers de marguerites montraient leurs délicates couronnes blanches sous les buissons. Cette vie printanière coulait également dans les veines de Théodore; il sentait se déplier dans son cœur comme une de ces fleurs tendres et jeunes. Il serrait fortement le bras de Rosa. Mais elle, à mesure qu'on avançait, semblait devenir réserve & distraite. Théodore était souvent obligé de lui répéter ses paroles, parce qu'elle ne les avait pas comprises. Lorsqu'ils furent arrivés dans le bois, il voulut ralentir le pas, mais elle protesta: "Marchons, dit-elle, car il se fait ~~déjà~~ tard". Théodore s'aperçut que le cœur de ~~sa~~ sa compagne battait très fort; ~~on~~ on aurait dit qu'elle était inquiète de se trouver seule avec lui dans ce bois désert. Il essaya de l'attirer vers lui pour l'embrasser, mais elle se dégagea ^{vivement} ~~avec violence~~: "Non, non, fit-elle, pas ici". Cette singulière attitude déconcertait Théodore;

Il ne ~~se~~ savait ~~pas~~ que penser. "Rosa, dit-il (et sa voix tremblait), n'avez-vous pas confiance en moi?" - "Si, ~~dit~~ répondit-elle, pourquoi n'aurais-je pas confiance en vous?" - "Alors", reprit-il, - "Alors?..." fit-elle. - "Vous savez bien que le jour où vous voudrez de moi, je suis prêt à vous épouser!" - Rosa le regarda & sourit, et il sembla à Théodore que ce sourire n'était pas son bon sourire ordinaire.

Lorsqu'ils ^{furunt arrivés} ~~arrivèrent~~ auprès du "Repos de la montagne", la nuit était à peu près venue. Rosa s'arrêta et dit à Théodore d'entrer dans l'estaminet quelques instants après elle; elle craignait qu'il n'y eût des consommateurs ^{dans la maison} et elle avait peur qu'on ne fût ^{arriver} ~~arriver~~ en semble. Elle tendit ensuite sa joue, ~~et s'écroula~~ ^{puis} s'écroula prestement. [Quelques minutes plus tard, ^{Theodore} ~~arriva~~ pénétra à son tour dans l'estaminet. Rien ou si peu consommateurs ^{si y trouvaient.} ~~se trouvaient~~ à table. Rosa, qui s'était déjà débarassée de son chapeau, courait de l'un à l'autre ~~parce qu'elle~~ avec des verres. Sa figure était radieuse; elle était redevenue joyeuse et com-
plaisante et souriait à ^{chaun} ~~tout le monde~~ en

exhibant des dents adorables. Théodore s'attendait
 à ce qu'après avoir servi tout le monde, elle
 viendrait s'asseoir auprès de lui; mais, au lieu
 de cela, elle alla se installer à côté d'un gros
 jeune homme qui portait des vêtements
 coossus et qui fumait avec une pipe d'écaume.
 Dans le coin où il était assis, Théodore se voyait
 de dépit. Il commanda ^{à but} successivement
 plusieurs verres pour étouffer son chagrin pour
 forcer Rosa à se lever et à venir auprès de lui.
 Elle s'approchait chaque fois avec son sourire le
 plus caressant & lui serrait la main à la de-
 robée, mais elle allait aussitôt se rasseoir au-
 près de l'autre. Théodore se tourmentait de plus
 en plus. Il aurait voulu savoir qui était ce
 homme auprès duquel Rosa montrait tant
 d'empressement. Il s'inclina vers son voisin
 pour le lui demander. Le voisin était justement
 le même ouvrier que Théodore avait vu au
 "Repos de la montagne", le jour où un marchand
 était venu se maltraiter, en interrom-
 pre son tête-à-tête avec Rosa. Comme alors,
 l'ouvrier tenait dans ses doigts noirs un verre

d'eau-de-vie et il contemplant le gros jeune homme comme il avait contemplé, l'autre fois, le marchand, c'est-à-dire qu'il le regardait autant avec sa bouche qu'avec ses yeux. Il était même tellement absorbé par cette contemplation qu'il n'entendit pas la question de Théodore. Celui-ci la répéta. L'ouvrier le regarda alors d'un air ébahi. Était-il possible qu'il existait des gens qui ne connaissent pas le jeune homme? Il examinait attentivement Théodore. Il vit que celui-ci était sérieux et qu'il ne s'agissait pas d'une plaisanterie. Alors, il abrita sa bouche avec sa main gauche pour ne pas être entendu de tout le monde, et il murmura: "Mais, c'est le fermier Latour!" Du ton dont il aurait dit: "Mais, c'est le roi!" - "Il a le sac, celui-là," ajouta-t-il... Finant... Et je vous assure qu'il ne crache pas sur les fins morceaux... C'est un bon vivant". Il accompagna ses paroles d'un clin d'œil qui en disait long.

Cette révélation tomba comme du poison dans l'âme de Théodore. Il se commanda de nouveau

M. D.

un verre et quand Rosa le lui apporta, il lui pria
 de rester un peu auprès de lui. Rosa sourit, ses
 yeux brillèrent : "Vous ^{êtes, donc, jaloux...} ~~allez pas, c'est jaloux, c'est~~
~~pas ?~~ dit-elle, et elle alla de nouveau auprès de
 l'autre. Finalement Thiodou, tout le front
 se couvrait de petites gouttes de sueur et qui
 sentait que sa tête commençait à tourner,
 se leva, paya ses consommations et sortit. ~~A~~
~~sa surprise~~ A son grand étonnement, la
 jeune fille le suivit dans le corridor. Là, elle lui
 prit le bras, ~~l'attristait et le regarda~~ et le regarda
 dans la figure avec son sourire plein de dou-
 ceur : "Vous n'allez pas m'en vouloir, n'est-ce
 pas ?" demanda-t-elle, d'un petit air in-
 plorant. — "Non, dit Thiodou, je ne vous en
 veux pas." Il sentait qu'il aurait dû lui en
 vouloir, mais il n'en avait pas la force. Il
 regarda Rosa. Au lieu de dissiper son chagrin,
 les petits vers l'avaient augmenté; il sentit
 que s'il continuait à regarder Rosa, il allait
 se mettre à pleurer. Il leva les yeux; le ciel
 était plein d'étoiles; il les contempla quelques
 instants; son cœur se fondait. "Quelles belles étoiles!"

murmura-t-il. Rosa lui passa ses bras autour du cou, attira sa tête tout contre la sienne et dit: "Tu regardes les étoiles..." Théodore fixa ses yeux sur les yeux de la jeune fille. Ils brillèrent d'un éclat étrange et doux entre leurs longues paupières; il en jaillissait de la lumière & de l'amour. Non, aucune étoile du ciel ne pouvait rivaliser avec ces yeux-là. Théodore la embrassa silencieusement & Rosa sentit que des larmes ^{tomber} ~~couler~~ sur ses joues. Elle lui serra la main avec force, murmura: "A bientôt! A bientôt!" & entra rapidement dans le café.

Théodore s'éloigna en pensant: "Quelle étrange créature!... Elle me fait traverser ~~travers~~ en sa compagnie tout un village, où nous pourrions être vus par tout le monde, et elle n'ose pas me laisser entrer en même temps qu'elle dans sa maison, sous prétexte qu'il pourrait s'y trouver deux ou trois hommes; quand je suis chez elle, on dirait parfois qu'elle regrette de n'être pas suffisamment libre de me témoigner tout son amour, et quand nous sommes seuls, comme tout à l'heure, dans le bois, on dirait qu'elle a

peur de moi. Tantôt, elle a l'air de m'aimer avec folie, et tantôt j'ai l'air de lui être tout à fait indifférent. — Quelquefois que les voyageurs sont réunis à Paris, on se fait de la part de ces étrangers, et que, si l'on voit de beaux yeux brûlés de feu, et si l'on voit de nouveaux visages, parisiens et étrangers, on se dit à l'instinct, est-ce que tous ces visages ne descendent pas d'un mariage, ^{Théo-} ^{rép. éta} ^{Ballin-} ^{ta - t - il}, mais plus elle lui paraissait étrange, plus elle lui semblait insaisissable et plus il l'aimait, plus il la désirait.

Le soir, le vicomte Pierre lui demanda s'il ne comptait pas retourner à T. le dimanche suivant.

— Non, répondit Théodon, étonné de cette question. Pourquoi me demandez-vous cela?

— Pour rien, dit Pierre, mais comme il y a longtemps que vous n'êtes plus retourné, je croyais...

En effet, il y avait longtemps que Théodon n'était plus allé à T. Il pensa à la lettre

qu'il avait écrit à son ex-amie ~~et~~ et
 il trouva singulier de n'avoir pas reçu
 de réponse. Mais tout cela était une affaire
 finie, une chose enterrée et à laquelle il ne
 fallait plus ^{songer} ~~pensées~~. Et cependant, en ce mo-
 ment même il y ^{songait} ~~pensait~~ et il y ^{songait} ~~pensait~~
 comme à un vieux et doux souvenir... "Au
 diable!", se dit-il, un content de lui-même et
 tout agité. Il souhaita la bonne nuit aux
 Pierres et grimpa dans sa chambre. Il res-
 ta quelque temps debout devant la fenêtre; il
 était sombre et songeur. Il se rappela les yeux
 de Rosa, ces beaux yeux qu'il avait embras-
 sés tout à l'heure. Mille sentiments divers l'agitaient.
 Il était heureux cependant, mais son bonheur
 n'était plus le bonheur calme et serein des pre-
 miers temps, c'était un bonheur orageux, un
 bonheur qui le faisait souffrir.

~~Le lendemain de l'arrivée de Rosa de la capitale à Paris
 elle se la conduisit à la gare de Paris.~~

~~Et ce fut une petite ville qui se trouvait à une
 lieue de Paris et qui possédait une légende merveilleuse.
 Cette légende se commençait au moment où elle~~

Th...

A partir de ce moment, Théodore, qui, depuis quelque temps ne voyait plus Sylvain, alla tous les jours au "Repos de la Montagne". Il y rencontrait quelquefois datour, quelque fois d'autres jeunes hommes, qui traitaient Rosa avec une familiarité qui le torturait. Il lui faisait des reproches; elle s'éloignait d'un air boudeur; & c'était lui qui finissait toujours par ~~se soumettre~~ se soumettre, un jour cependant, qu'il l'avait surprise au moment où datour l'embrassait, il en avait éprouvé une telle révolte qu'il avait immédiatement quitté le café, en jurant de ne plus jamais la revoir. Mais, il avait ensuite si épouvantablement souffert pendant toute la nuit, qu'il était retourné chez elle le lendemain plus tôt que de coutume. Il tremblait de peur qu'elle ne lui pardonnât pas sa conduite, mais le fut elle, au contraire, qui le supplia de lui pardonner, et pour lui prouver qu'elle n'aimait que lui, elle le pria de la conduire, le dimanche suivant, à la neuvaîne d'A.

A. est une petite localité qui se trouve à une lieue de J. qui possède une vierge miraculeuse. Pendant les neuf premiers jours du mois de mai, les ^{villageois} gens des environs s'y rendent en foule, les uns pour vénérer la vierge & les autres pour s'amuser, car les habitants d'A, en gens pratiques, font coïncider ^{leur} kermesse avec la neuvaîne.

Quand Théodore & Rosa arrivèrent à A., la foule était déjà considérable. Elle s'entassait dans une toute petite place, on la voyait frouiller autour du carrousel & des baraques, au milieu d'une cacophonie de cris & de chansons &

Dans un nuage de poussière. Tous les gens se dévotaient
 mutuellement & longuement; les femmes surtout
 s'épluchaient les unes les autres, avec des regards
 Théodore parut avec Rosa à son bras, tous les yeux se
 braquèrent sur lui, ou plutôt sur la jeune fille. Elle
 avait ~~portait~~ d'ailleurs une de ces toilettes ~~modernes~~ tapageuses
 & hardies, qui ont été inventées pour attirer l'attention
 des hommes, ~~et pour exciter les passions~~. Elle était
 vêtue d'une jupe de satin noir et d'une taille de mousseline
 jaune échancrée au cou, de manière à montrer
 la **T**raissance des épaules & de la poitrine, & dont les manches
 transparentes laissaient entrevoir deux bras roses aux
 rondeurs adorables; elle portait, en outre, un grand
 chapeau orné de grosses fleurs jaunes alternant avec
 de grosses fleurs noires. Théodore se sentit intimidé sous
 tous les regards qui ~~le~~ le considéraient ainsi que sa
 compagne, sans interruption, mais il était plus jaloux
 encore qu'intimidé. Il aurait voulu arracher
 Rosa à ^{Cette multitude d'} ~~ces~~ yeux qui avaient l'air de détailler
 une à une toutes les beautés de son corps. Il remar-
 quait aussi que les gens chuchotaient & souriaient
 sur son passage, et bien qu'il ne comprît rien à
 ces chuchotements, il en devinait la nature. Il

aurait voulu fuir, fuir bien loin, dans un endroit désert
 où personne n'aurait pu le voir & où Rosa aurait
 été toute à lui - rien qu'à lui. Mais pour son désespoir,
 Rosa, elle, n'avait pas l'air de trouver la situation
 désagréable, au contraire. Elle marchait fièrement
 au milieu de tout ce monde, en regardant hardi-
 ment les gens ^{en pleine figure} ~~de tous les côtés~~ et en adressant de temps
 à autre un petit salut de la tête, accompagné d'un
 sourire enchanteur, aux personnes qu'elle re-
 connaissait. Elle était ravissante, avec ses yeux étincellants,
 ses joues roses, et ses magnifiques petits dents qui
 tranchaient avec une blancheur éclatante sur ses
 lèvres pourpres. Bientôt, on ne se contenta plus de
 la regarder. Quelques jeunes gens s'approchèrent
 d'elle, lui serrèrent la main, l'accompagnèrent &
 insensiblement elle se trouva entourée d'une petite
 cour où Théodor, hélas! n'occupait pas la pre-
 mière place. On le voyait courir derrière elle, hale-
 tant, bouleversé, couvert de sueur; il s'efforçait de
 la disputer à cette foule, mais la foule était plus
 puissante que lui & d'ailleurs Rosa ne faisait rien
 pour échapper aux nombreux saluts qui la poursui-
 vaient. Par moments, il se trouvait arrêté par un

Deux humains, il ne pouvait plus avancer. Il fit tout
 alors des ~~yeux~~ ^{regards} désespérés du côté de Rosa, qui s'éloignait
 sans s'occuper de lui, ~~qu'il voyait~~ et pour la rattraper, il
 jouait des **C**oudes, marchait sur des pieds, cognait
 des poitrines, et, de son côté, recoltait des injures et des
 horions. Jusqu'à présent, ~~des~~ tous ces jeunes gens qui
 entouraient Rosa étaient des inconnus pour ~~Theodore~~ ^{lui}
 et cela le consolait un peu; il se disait que c'étaient sans
 doute des clients du "Repos de la montagne", et qu'elle ne
 pouvait faire autrement que de se montrer aimable
 envers eux. Mais tout à coup il découvrit dans la foule
 le fermier Latour avec sa grosse figure et sa pipe d'é-
 came. Il se mit à trembler. Latour était heureuse-
 ment placé de façon qu'il ne pouvait voir Rosa.
 "Fourna qu'il ne l'aperçoive pas!" se dit Theodore. Mais
 au même moment, il vit que Rosa qui, elle, avait
 remarqué le fermier, s'avance vers lui et lui don-
 nait une petite tape sur l'épaule. Latour se retourna,
 poussa une exclamation et prit le bras de la jeune fille;
 à partir de ce moment, ce fut lui qui occupa la
 première place auprès d'elle. Une douleur aiguë
 étreignit, comme une pince de fer, le cœur de Theodore;
~~avec~~ ~~avec~~ ~~avec~~ ~~avec~~ ~~avec~~ un nuage noir passa devant

ses yeux. Au même instant, une poussée se produisit dans la foule, et il se trouva emporté hors ^{de son} chemin. ~~qu'il~~ ~~se souvint~~ Lorsque il put se reconvenir, Rosa avait disparu. Il la chercha désespérément partout, mais il ne la trouva pas. Tout à coup, comme il passait ~~auprès~~ du carrousel, il la vit sur un cheval; il voulut l'appeler, mais il remarqua qu'elle était à côté du fermier, et il se dit rien. Elle passa deux ou trois fois auprès de lui, emportée comme ^{par} un tourbillon, au son de la musique. Chaque fois ses pieds frôlèrent les vêtements de Théodore, mais elle était trop occupée par son cavalier pour le voir. A la fin, elle l'aperçut cependant et lui jeta un petit sourire, mais ce sourire, au lieu de réjouir Théodore, l'humilia cruellement. "Elle me fait l'aumône", pensa-t-il. — Cela ne l'empêcha toutefois pas de se trouver à côté d'elle quand elle descendit du carrousel, ni de la suivre au café où elle se rendit ensuite pour aller danser.

Théodore ne savait pas danser. Pendant plusieurs heures, il subit le supplice de voir Rosa danser tantôt avec l'un et tantôt avec l'autre, mais le plus souvent avec le fermier latour, qui avait maintenant remplacé son pipe d'écume par un cigare. De temps

Handwritten notes in the left margin:
 Rosa
 danser
 danser
 danser

à autre, elle venait se reposer un instant à une
 table où se trouvaient tous les jeunes gens qui ^{lui} ~~cela~~
~~faisaient la cour.~~ Theodoron était assis à cette
 table, immobile & courbé, ~~avec une~~ ~~figure~~ ~~de~~ ~~la~~
 figure était décomposée, ses yeux mornes. Tout son
 être s'éroulait. De temps en temps, il pinait dans
 ses doigts, comme à tâton, un verre d'un petit vin
 sucré qui se trouvait devant lui et le portait d'une
 main tremblante à ses lèvres. De temps en temps aussi,
 ses regards erraient sur les jeunes gens qui l'entouraient.
 A part Lator, il n'en connaissait aucun. Si ce -
 pendant... Ce petit homme à la veste râpée et au cha-
 peau de paille jauni par plusieurs étés, il l'a vu quel-
 que part. Il se rappelle ces yeux louches, ces joues éma-
 illées et couvertes de taches de rousseur, ces poils jaunes,
 durs et clair-semés qui simulent une moustache.
 Lui aussi est abattu. Ses deux mains sont étalées à
 plat sur la table, les doigts écartés; sa tête tombe sur
 sa poitrine; et tandis que ses yeux louches semblent
 fixer avec impossibilité un coin de la pièce, un
 pli amer lui tire la bouche, sa lèvre inférieure pend
 lamentablement. Lui aussi ne sort de son im-
 mobilité que pour porter à ses lèvres un ^{verre} ~~verre~~ de vin.

Théodore se creusait la cervelle pour se rappeler où il avait rencontré cet être chétif & misérable, lorsqu'une main se posa sur son épaule. Il se retourna. C'était Rosa. — "Allez, dit-elle, venez danser une polka avec moi." — "Mais, dit Théodore, que cette amabilité impérieuse bouleversait, vous savez bien que je ne sais pas danser." — "Cela ne fait rien, ~~répondit~~ répliqua-t-elle, vous essayez." — Théodore se leva et la suivit. Tout cela était si inattendu qu'il ne pouvait croire à son bonheur et ne trouvait pas un mot à dire. — "Rosa? baba-tia-t-elle à la fin — "Quoi?" fit-elle — "Si nous nous promenions un peu ensemble pendant cette polka... C'est que... je ne pourrai jamais..." — "Non, non, dit-elle, il faut essayer. Le premier venu d'ailleurs peut danser une polka. C'est facile." — Et elle lui donna quelques explications que, dans son trouble, il ne comprit pas. Il sentait d'ailleurs que ses jambes tremblaient et que sa tête était un peu lourde; mais pourquoi aussi avait-il, comme un stupide ivrogne, tant bu de ce mauvais vin?

Ce fut un moment terrible pour Théodore que

celui où les musiciens commencent à jouer la polka. Rosa prit elle-même sa main gauche et se la passa autour de la taille, elle lui dit ensuite comment il devait tenir sa main droite, puis lui explique la manière de placer ses pieds. Théodore se conforma à ces instructions. — "Ça y est ?" demanda-t-elle. — "Ça y est", répondit-il — Ils partirent, mais à peine avaient-ils fait quelques pas, que Théodore s'apercevait que ça n'y était pas du tout, Il tirait à droite quand Rosa glissait à gauche, il allait se cogner contre elle quand elle s'avanceit vers lui & menaçait à tout instant de lui écraser les pieds. — "Ah! dit-il, je ne pourrai jamais. Arrêtons-nous, Rosa." — "Non, non, ~~rien~~ répondit-elle, continuez. Écoutez bien la musique et tâchez d'en suivre la cadence." — En fait de musique, le pauvre Théodore n'en entendait qu'une: celle qui bourdonnait dans sa tête. Il voyait à sourire tous les danseurs autour de lui et il ne doutait pas que c'était de lui qu'ils riaient. "Quel pauvre hère! avait l'air de dire tous ces jeunes hommes qui, eux, voltigeaient comme des papillons, ça se voit

de venir à la Kermesse et ça ne sait seulement pas danser. Rosa continuait cependant à faire tout ce qu'elle pouvait pour lui faciliter sa tâche; elle l'empêcha même par deux fois de tomber; mais à la fin, épuisée par ses efforts et comprenant qu'elle perdait sa peine, elle s'arrêta court: ~~et dit~~ ^{dit-elle} "Cette fois, ~~je n'en puis plus~~ ^{je vois que c'est inutile} d'ailleurs je n'en puis plus," et elle lâcha Théodore. Au même moment, un autre jeune homme la prit par la taille et elle continua la danse avec lui, tandis que Théodore, après s'être frayé péniblement un chemin à travers les danseurs, allait tout déconfit, reprendre sa place ^à table, en face du petit homme louche.

On quitta A vers minuit. A cette même heure, d'autres jeunes gens de J. reprirent également le chemin de leur village et Théodore se trouva englobé dans une bande composée d'une douzaine de ~~jeunes gens~~ ^{personnes}. La nuit était claire, douce et silencieuse. La lune brillait; le ciel était plein d'étoiles; un petit vent frais ridait les blés. ~~Après de quelques instants~~ Un des jeunes gens tira une flûte de sa poche et se mit à jouer des airs de danse. Bientôt des chants se mêlèrent aux

Estelle

Sous la flûte, puis l'on exécute des ronds et des crémignons. Théodore sauta comme tout le monde parce qu'on lui prenait la main et qu'on l'entraînait, mais il ne chanta point. Quant au petit homme louché qui, lui aussi, était de la bande, il lui arrivait de sauter plus fort que les autres, et de crier comme si on lui avait arraché la gorge, puis, tout à coup, on le voyait se retirer à l'écart et marcher la tête baissée; on aurait dit qu'une catastrophe était subitement venue fondre sur ses épaules.

Le groupe se disloqua petit à petit: quelques uns prirent des chemins de traverse, des amoureux restèrent en arrière, le joueur de flûte lui-même, s'en détacha pour regagner sa maison. Longtemps après qu'il eut disparu, on entendit en son ~~pas~~ ^{pas} mesquin, mais on le sentait faiblir; elle se transformait en un murmure mélodieux; ce murmure, à son tour, diminuait par degrés; on ne le percevait même presque plus quand, soudain, un son aigu & violent fendit l'espace, fila, fila vers le ciel, puis se ^{cassa} ~~cassa~~ brusquement...

En ce moment, Rosa était presque arrivée chez elle. Le fermier marchait à sa gauche et

Théodor à sa droite, le petit homme louche suivait à quelques pas de distance. Personne ne parlait. De temps en temps, Théodor jetait sur la jeune fille un regard suppliant, on le mettait à tresser pour attirer son attention. Mais Rosa paraissait ne rien voir, ne rien entendre, ne rien sentir ~~parce qu'elle était~~ ~~de~~ droite, le buste bien arqué, elle marchait fièrement d'un pas égal entre les deux hommes. Avec sa belle figure au masque énergique, ses grands yeux immobiles et ses petites dents blanches qui brillèrent entre ses lèvres entrouvertes, elle semblait plus énigmatique & plus mystérieuse que la nuit.

En dépit de tout, Théodor conservait un peu d'espoir. "Tout peut encore se réparer", pensait-il. Mais hélas! Rien ne se répara. Quand elle fut arrivée devant sa demeure, Rosa souleva correctement le bonsoir à ses compagnons, serra la main de l'aîné et alla de Théodor, mais ne toucha pas celle du petit homme louche, qui cependant s'était avancé en tendant timidement ses doigts.

Les trois hommes continuèrent ensuite leur chemin ensemble. Le fermier adressa la parole à ses deux compagnons, familièrement, comme à des amis,

aucun de ceux-ci ne répondit. L'autre ne
 mais ~~ne se fit~~ ~~aucune~~ ~~tentative~~ ~~de~~ ~~conversation~~. Il ne
 fit plus aucune tentative de conversation, mais
 comme ~~il~~ ~~se~~ ~~trouvait~~ on arrivait auprès d'un sentier,
 il le quitta brusquement, en disant: "Bonsoir,
 bienvenus!" Ce sentier ne menait nulle part qu'au
 "Repos de la montagne". Théodore & le petit homme
 touché le suivaient; ~~celui-ci~~ ^{le dernier} regarda son voisin en
 faisant une grimace qui voulait dire: "Celui-là
 est plus heureux que nous". En ce moment, Théodore
 se rappela où il avait rencontré cet homme. C'était
 au "Repos de la montagne". Il était assis à une table
 exactement dans la même posture que nous lui avons
 vue à A. Comme Rosa lui apportait un verre, il lui
 avait pris la main et avait posé ses lèvres dessus. La
 jeune fille avait retiré vivement sa main et lui
 avait donné un soufflet. Pendant que Théodore
 pensait à ces choses et se disait: "He voilà mainte-
 nant tombé & à peu près aussi bas que lui", ils
 aperçurent une lumière sur leur chemin. C'était la
 lumière d'un étaminet. Le petit homme touché
 prit Théodore par le bras, et dit: "Viens". Ils entrè-
 rent dans l'étaminet et burent jusqu'au
 matin.

Le lendemain, pendant toute la journée, Théodore fut morne et abattu. Il éprouvait une grande fatigue physique, la ^{tête} lui brûlait, son estomac était détraqué. Il faillit s'endormir plusieurs fois à l'école. Le souvenir des événements de la veille flottait dans son esprit comme une chose grise et sale; il ressentait un dégoût profond: dégoût de ses semblables, dégoût de la vie, dégoût de lui-même. Il pensait à Rosa comme à une personne qu'il avait connue jadis, il y avait bien longtemps, et il y pensait comme à une ingratitude qui l'avait cruellement blessé. Cette pensée, toutefois, n'éveillait en lui aucun sentiment de colère, mais seulement une douleur sombre & pleine d'amertume. De temps en temps, il se disait: "Je ne la verrai plus, non je n'irai plus la voir"; malgré cela, il ne pouvait s'empêcher de songer sans cesse à elle.

Au souper, il lui sembla que les Pieren ne se comportaient pas vis à vis de lui comme d'habitude. Françoise ne le regardait pas; Jérôme lui jetait de temps en temps un coup d'œil à la dérobée; ni l'un ni l'autre ne parlaient. Depuis plusieurs semaines, Théodore n'avait plus fait de ces

dans le ~~cas~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~partie~~ de carte, le soir,
 avec Jérôme. Dans les premiers temps, celui-ci en
 avait souffert, car cette distraction, vieille de quatre
 années, avait ~~failli~~ insensiblement fini par exer-
 cer sur lui la tyrannie d'une habitude. Après le
 souper, François le voyait tourner autour de
 la maison, entrer dans les chambres, toucher des
 objets auxquels il ne prêtait d'ordinaire aucune
 attention; tout en errant ainsi, il avait l'air de
 se demander: "Comment, diable! vais-je m'y
 prendre pour tuer le temps?" C'est pendant un de
 ces moments que François le vit sortir de sa cham-
 bre avec une pipe en main. Jérôme n'était pas
 fumeur. Il avait bien un peu fumé dans sa
 jeunesse, mais vers les trente ans, il s'en était ~~de~~
~~venu~~ entièrement désaccoutumé et il n'aurait
 probablement plus jamais fumé de sa vie si,
 un jour, un de ses neveux, qui habitait un
 village voisin de l'Allemagne & qui était venu
 le voir, ne lui avait fait cadeau d'une pipe
 allemande en porcelaine. Le ~~pour~~ ^{fourneau}
 cette pipe mesurait quinze centimètres de hauteur &
 portait, sur le devant, une image coloriée représen-

Mlle
 /

tant un ^{soldat} ~~travaille~~ avec des montades terribles, un énorme shako et un fusil au bras; le tuyau était en mexicain, il se terminait par un bout en corne et était long comme une perche. L'originalité de la pipe - personne à J. ^{n'aurait pu en montrer} ~~ne s'imaginait~~ une pareille - avait été cause que Jérôme s'était remis à fumer quelquefois. Toutefois, depuis plusieurs années, il avait même renoncé à fumer dans cette belle pipe; celle-ci pendait depuis lors au mur de sa chambre, à côté de son lit, et, comme le fusil, on ne la touchait plus que pour en enlever la poussière.

Quand Françoise vit arriver son mari avec cette grande pipe, elle arrêta son moulin et s'écria: "Jérôme! Jérôme! que vas-tu faire?... A ton âge!... Mais tu vas te rendre malade!"

- Non, non, répondit Jérôme, laisse-moi... D'ailleurs... je n'en fumerai qu'une demi.

Il bourra sa pipe ~~à~~ à moitié, l'alluma, laissa reposer tout doucement le fourneau contre le sol et se mit à fumer étendu dans ^{son} fauteuil, la tête au l'air, ~~avec~~ avec une gravité de Sultan. A tout instant, il était pris d'une quinte de toux et crachait dans le

Françoise

Cendres, ce qui ne l'empêcha pas de recommencer les jours suivants.

Bien que Théodor ne fit pas mine de sortir après le souper, le lendemain de sa promenade à A., Jérôme ne parla pas de jouer aux cartes, mais il prit sa pipe, la bourse et se mit à fumer. Théodor était assis auprès de lui; il tenait la tête ^{baissée} et fixait de ses yeux la pointe de ses souliers, ~~pendant~~ un peu plus loin Françoise filait. Tout en fumant, Jérôme regardait Théodore avec obstination et, de temps à autre ses lèvres, remuaient comme s'il allait ~~se mettre à~~ parler. Tout à coup, il mit sa pipe sur la table, puis posa ses deux mains à l'extrémité des bras de son fauteuil en portant tout son corps en avant du côté de Théodore.

- Mon ami Théodor, dit-il, d'une voix grave.

Théodor ~~ressuillait~~ fixa ses yeux sur Jérôme.

- Mon ami Théodor, reprit-il, quand votre brave femme de mère vous ^a amenée chez nous, elle m'a dit de veiller sur vous comme un père.

Il s'arrêta. Théodor, qui avait de nouveau baissé la tête, restait silencieux.

- L'a-t-elle dit, oui ou non? demanda Jérôme.

Jérôme

[Oui; répondit Théodore, d'une voix faible.

— Ah!... reprit Jérôme. Eh bien, il est passé
temps que je m'occupe un peu de vos affaires... grand
temps. Votre conduite commença à laisser un peu à
découvrir. Vous avez fait là une connaissance qui ne
vous conviend guère... Comment est-il possible?...
Un homme de votre rang!... Un homme instruit!... Cou-
rir après une femme comme cette Rosa!... Ah! ah! ah!
(Jérôme fit une grimace de dégoût).

— Savez-vous ce que c'est que cette Rosa? con-
tinua-t-il. (Il appuyait de toutes ses forces sur le mot
cette.) Vous ne le savez peut-être pas?... Il vous au-
rait été si facile cependant de me demander con-
seil... Mais non... Mais non... Savez-vous que
cette Rosa a eu un enfant?

Théodore trembla. Mais c'était moins la
honte que la jalousie qui s'emparait de lui, une
jalousie féroce qui lui fit perdre la tête et qui, en ce
moment, lui aurait mis un couteau dans la main &
lui aurait fait commettre un crime. Il releva la
tête, fixa sur Jérôme des yeux ~~regards~~^{regards} et dit:

— De qui?

La loupe de Jérôme sauta vers ses yeux, ses

Jérôme

114
yeux roulèrent vers son front, ses joues se plissèrent,
sa bouche s'ouvrit; un dégoût et un mépris sans
borne se peignirent sur sa figure.

— On en cite plusieurs! dit-il. Au même mo-
ment ses yeux s'abaissèrent et sa loupe retou-
ba sur sa joue.

Mais après quelques instants, il releva la
tête et se souleva dans son fauteuil; son corps se
mit à trembler, sa figure devint livide: ~~et il se précipita~~

— Pour vous le dire tout net, ^{dit-il} c'est une...

Il n'acheva pas. La femme venait de jeter
sur lui des yeux terrifiés et criait: "gérôme! gé-
rôme! gérôme!"

gérôme laissa retomber sa tête sur le dossier
de son fauteuil, poussa un soupir, puis arrondissant
sa bouche en cul de poule, il se mit à souffler ^{de toutes ses} avec
force comme s'il avait voulu chasser loin de lui
toute une montagne de pourriture.

Quelques minutes s'écoulèrent dans un silence
profond. La tête de Théodore pendait sur sa poitrine;
il semblait pétrifié. Quant à Françoise — sauf au
moment où son mari avait failli ~~provoquer~~ lâcher

115

un mot qu'on ne prononce pas dans une honnête maison — elle avait filé pendant toute cette scène sans lever les yeux.

Au bout de quelques instants, Jérôme, qui était rentré dans son calme habituel, reprit sa pipe. Au moment de l'allumer, il jeta un oeil du côté de Théodon.

— Vous rappelez-vous, dit-il, mp mp, l'histoire que vous m'avez racontée un jour, mp mp mp. C'était l'histoire d'une sorcière du vieux temps, qui vivait dans une grotte et qui s'appelait Ciccé. — Il tira une bouffée de sa pipe, qu'il tenait par le tuyau dans sa main gauche, tandis qu'il avait toujours dans sa main droite, levée à hauteur de sa poitrine, son bout d'allumette. — "Elle attirait tous les hommes", continua-t-il; et après quelques instants, il ajouta, en lançant ~~avec force~~ son bout d'allumette sous le poêle: "Il y a beaucoup de femmes comme cela dans le monde".

Le jour suivant, Théodon se rendit au "Repas de la montagne". Quatre ou cinq consommateurs s'y trouvaient. Théodon se commanda un verre d'eau de vie & quand Rosa le lui appor-

116
ta, il lui dit: ["Rosa, je voudrais bien vous dire deux
mots". - "Ah!", fit la jeune fille et elle le regarda. Jamais
elle ne l'avait vu si sérieux, si résolu. Elle s'assit à
côté de lui. "Rosa, demanda alors Théodon, en le
regardant hardiment dans les yeux, m'aimez-vous?"
Rosa fit de la tête un geste d'étonnement. "Quelle ques-
tion!" ^{répliqua-t} elle en riant - "Répondy", ^{dit} reprit-il. - "Oui!",
fit Rosa devenue soudainement grave, et comme
blessée par cette insistance. - "Rosa, reprit Théo-
don en cherchant à lui prendre la main, tandis que
sa voix se mettait cette fois à trembler et qu'une larme
brillait dans ses yeux, voulez-vous être une femme?"
- "Non", dit-elle. - "Jamais?" demanda-t-il -
"Jamais!" répliqua Rosa, et elle le quitta pour aller
servir un consommateur qui venait de l'appeler.

U. Quenec
Ce qui se passa ensuite, Théodon ne s'en
rendit compte que le lendemain matin. Il venait
de s'éveiller. Il avait la gorge sèche, la bouche amère et
il lui semblait que quelqu'un frappait avec un
marteau sur sa cervelle. Il se souvenait d'une
façon confuse qu'après le refus ^{avait bu} qu'elle avait fait de
Repart de Rosa, il ~~avait bu~~ avait bu une quantité
de bière; cela lui avait d'abord fait un bien énorme,

s'était mise
~~à se débattre~~

mais petit à petit sa tête ~~se débattait~~ à tourner et il lui avait paru qu'il se trouvait dans une chambre étrange où l'ignait un brouillard gris; dans ce brouillard allaient et venaient des espèces de fantômes; il les voyait tantôt assis, tantôt debout; il en voyait qui entraient et d'autres qui sortaient; ces fantômes parlaient, riaient et parfois le regardaient longuement; il ne comprenait rien à leurs paroles, leurs rires avaient un son bizarre et il lui semblait qu'ils le regardaient à travers les vitres d'une fenêtre... Tout à coup, sans savoir comment — il ne se rappelait pas avoir marché — il s'était trouvé transporté au bout de la pièce, à côté du poêle; une femme était assise ^{auprès} de lui et un groupe d'hommes l'entouraient; la femme était belle, merveilleusement belle, mais elle avait l'air aussi d'être à moitié cachée par un brouillard; quant aux hommes, ils paraissaient toujours le regarder à travers les vitres d'une fenêtre, mais la fenêtre, cette fois, était tout contre lui. Il essayait de saisir la femme dans ses bras, ~~mais~~ seulement ses bras étaient lourds comme du plomb et la femme se défendait avec énergie; à un certain moment, comme il était parvenu à la prendre par la taille & qu'il l'attrait à lui,

il reçut un soufflet (le souvenir du petit homme
 loup lui revint à l'esprit); pendant ce temps, les
 hommes, venaient aux éclats et lui lançaient des
 plaisanteries, & des injures; une de celles-ci avait
 blessé mortellement, si mortellement ^{même} que tout son
 être s'était révolté et qu'il avait voulu sauter à la
 gorge de ^{l'insolent} ~~l'insolent~~, mais, il lui avait été im-
 possible de faire un mouvement & les hommes, avaient
 continué à l'accabler de quolibets... — Ici, il exis-
 tait un trou dans les souvenirs de Théodor. — Il
 ne se rappelait ~~seulement que~~ ~~il avait été~~ ~~de~~ ~~ce~~ ~~moment~~,
 pas comment cette scène avait pris fin. Il se sou-
 venait seulement qu'il avait dû ^{dormir} ~~se coucher~~.
 Pendant combien de temps? il l'ignorait. Tout à coup,
 il avait senti qu'une main se posait sur son
 épaule et qu'on le secouait ^{avec rudesse} ~~avec violence~~. Il avait
 ouvert les yeux: ~~il avait vu~~ ^{se trouvait} devant lui un homme
 avec une grosse figure rouge, qui le regardait d'un
 air méchant. Cet homme lui avait dit: "Alors,
 mon ami, il est temps que vous filiez d'ici!", Théo-
 dor avait voulu répondre, mais il n'était sorti de sa
 bouche qu'un froissement sourd. L'homme ^{alors} l'avait
~~seulement~~ pris par l'épaule & l'avait enlevé de

sa chaise. Une fois debout, Théodor s'était mis à vaciller, se bien que l'homme n'avait pu le faire marcher. Mais qu'est-ce?... Une femme s'approche de lui. Elle le saisit par un bras, tandis que l'homme le prend par l'autre. Théodor se sent entraîné vers la porte. Bien que la tête lui tourne, bien que ses yeux voient trouble, il a reconnu Rosa... Rosa! C'est Rosa elle-même qui le jette à la porte!... Une triste infirmière s'empara de lui. Il les regarde, puis il regarde l'autre. L'autre c'est le fermier Latour. Il veut leur dire quelque chose, mais il ne peut que bégayer quelques paroles: "Je sais... oui, oui... je vous vois bien", - "Eye op!", dit Latour, et d'un coup de poing dans le dos, il l'envoie rouler au milieu de la route, dans les ténèbres. Théodor jette un cri et se retourne ~~vers la porte~~ du côté de la maison; la porte est déjà refermée et il entend le grincement d'une clef dans la serrure.

"Et après?" se demanda Théodor, toujours couché dans son lit. "Comment suis-je revenu ici? ... Mais, suis-je bien chez moi?... Oui, voilà mes lavabo, voilà mes livres, ^{voilà}..." Il allait dire "voilà mes vêtements", lorsqu'il constata avec stupeur

120

que son pantalon était couvert de boue, son chapeau bonnet
et sale et qu'une grande affiche jaune pendait dans le dos
de son habit... La douleur que lui causait la certitude
d'avoir irrémédiablement ^{se compliqua alors} perdu Rosa, ~~avec~~ ^{avec} l'espérance d'un senti-
ment de honte, de honte ^{indigne} indicible et de révolte contre lui-même
à la pensée de l'épouvantable rôle de bouffon qu'il avait
joué. Il crispa ses poings contre sa poitrine, ~~de ses~~
~~des~~ ~~des~~ ~~des~~ tandis que des larmes jaillissaient de ses yeux
et tombaient avec un petit bruit mat sur l'oreiller.

Au bout d'une demi-heure, Théodore se leva
et se rendit à l'école. Il avait mal aux jambes, la
gorge lui brûlait et il sentait toujours sur sa cervelle
ces affreux coups de marteau. Il faillit s'endormir de
nouveau plusieurs fois pendant la classe. Il lui arriva
aussi, après avoir interrogé un enfant, ^{de ne pas} ~~de ne pas~~
^{l'apercevoir} que celui-ci avait répondu et de rester devant ses élèves
immuable et muet, les yeux égarés, la bouche ouverte. A
midi, il ne mangea pas et le soir il se retira dans
sa chambre après avoir dit à Françoise de ne pas l'at-
tendre pour le souper.

Il était couché quand il entendit un léger
bruit de pas sur le palier. Au bout de quelques instants,
on frappa tout doucement contre sa porte et la vieille

Françoise poussa sa tête dans la chambre.

— Théodore, demanda-t-elle (sa voix était douce comme si elle parlait à un enfant), êtes-vous malade ?

— Non, Françoise, répondit Théodore.

— Ah!... fit Françoise et elle le regarda avec des yeux incrédules. (Pourquoi s'était-il couché, s'il n'était pas malade?) Après un moment de silence, elle ajouta :

— Si vous aviez quelque chose, par hasard... vous savez bien que je suis là, n'est-ce pas?...

Elle attendit une réponse, mais, Théodore ne répondit pas. Elle s'approcha alors de la fenêtre et s'assura qu'elle était bien fermée, puis elle regarda autour d'elle, d'un air inquiet et triste. Finalement, elle sortit en tirant la porte derrière elle avec mille précautions. Elle l'avait déjà fermée presque entièrement quand elle la rouvrit et reparut dans la chambre.

— Théodore, dit-elle et elle avait l'air plus soucieux encore que tantôt —, il ne faut pas vous faire de la peine à propos de ce que mon mari vous a dit avant-hier... Tout cela est déjà oublié... Lui n'y pense plus... Il n'est pas mauvais.

Fanchon Riguel

- Je ne lui en veux en pas, Françoise; soyez tranquille, répondit Théodon.

- Ah!... fit-elle, Et de nouveau elle tira la porte avec mille précautions et, cette fois, disparu.

Théodon crouta le bruit des pas de la vieille femme, qui s'éloignaient tout doucement; quand il n'entendit plus rien, sa poitrine se mit à hoqueter et il fondit en larmes.

La nuit vint. Il dormit d'un sommeil lourd et réparateur. Quand il s'éveilla, il se passa la main sur le front, comme pour chasser quelques vestiges de nuage qui y flottaient encore. Il pensa à Rosa; il la vit bien loin, dans un autre monde, séparée de lui par un abîme. Il songeait à elle avec amour, mais aussi avec amertume; la scène de l'avant-veille ne sortait pas de son esprit. "Elle n'aurait pas dû ^{de courager} faire cela", se disait-il. Il était triste, mais plus ~~accablé~~ ^{de courager} encore que triste. Il ne sentait aucune envie de rien faire. Il aurait voulu rester dans son lit, ne plus bouger, ne plus voir personne. Il se leva cependant, il marcha, il remplisit ses obligations habituelles, mais il fit tout cela comme un automate. Ses pensées étaient repliées

sur elles-mêmes. A quoi bon penser? Il savait que tous les rêves qu'il pourrait faire seraient inutiles & vains. Il se trouvait dans la position d'un prisonnier; "Si je fais un pas en avant, se disait-il, j'irai me cogner contre un mur; si je fais un pas en arrière, j'irai me cogner contre un mur; et il en sera de même si je fais un pas à droite ou un pas à gauche". Son esprit restait perpétuellement fixé sur cette épouvantable certitude.

Plusieurs jours s'écoulèrent. Françoise paraissait témoigner une affection toute particulière à Théodor. Elle ne lui parlait guère, cependant, mais elle semblait veiller sur lui de loin, avec sollicitude, comme s'il avait été un enfant qui aurait couru ^{un danger.} Elle ~~ne~~ ~~considérablement~~ ~~avec~~ ~~des~~ ~~regards~~ ~~et~~ ~~petites~~ ~~et~~ ~~elle~~ ~~de~~ ~~ses~~ ~~yeux~~ ~~sur~~ ~~lui~~ ~~de~~ ~~loin~~ ~~avec~~ ~~sollicitude~~ ~~comme~~ ~~s'il~~ ~~avait~~ ~~été~~ ~~un~~ ~~enfant~~ ~~qui~~ ~~aurait~~ ~~couru~~ ~~un~~ ~~danger~~.

Il ne remarquait rien de semblable chez le vieux Pierre. Celui-ci était plus froid, plus ~~réserve~~ ~~et~~ ~~plus~~ ~~indifférent~~. Toutefois, il n'avait pas l'air de lui garder rancune & plusieurs fois après le souper, Théodor crut lire dans ses yeux: "Quand vous serez prêt, vous n'avez qu'un mot à dire; je renaisrai ma pipe et nous reprendrons notre partie".

de piquet.

The first copy of this work was printed in the year 1710 at Paris by the author himself. It was then sold for the price of six livres. The second edition was published in 1720 and was sold for the price of eight livres. The third edition was published in 1730 and was sold for the price of ten livres. The fourth edition was published in 1740 and was sold for the price of twelve livres. The fifth edition was published in 1750 and was sold for the price of fourteen livres. The sixth edition was published in 1760 and was sold for the price of sixteen livres. The seventh edition was published in 1770 and was sold for the price of eighteen livres. The eighth edition was published in 1780 and was sold for the price of twenty livres. The ninth edition was published in 1790 and was sold for the price of twenty-two livres. The tenth edition was published in 1800 and was sold for the price of twenty-four livres. The eleventh edition was published in 1810 and was sold for the price of twenty-six livres. The twelfth edition was published in 1820 and was sold for the price of twenty-eight livres. The thirteenth edition was published in 1830 and was sold for the price of thirty livres. The fourteenth edition was published in 1840 and was sold for the price of thirty-two livres. The fifteenth edition was published in 1850 and was sold for the price of thirty-four livres. The sixteenth edition was published in 1860 and was sold for the price of thirty-six livres. The seventeenth edition was published in 1870 and was sold for the price of thirty-eight livres. The eighteenth edition was published in 1880 and was sold for the price of forty livres. The nineteenth edition was published in 1890 and was sold for the price of forty-two livres. The twentieth edition was published in 1900 and was sold for the price of forty-four livres. The twenty-first edition was published in 1910 and was sold for the price of forty-six livres. The twenty-second edition was published in 1920 and was sold for the price of forty-eight livres. The twenty-third edition was published in 1930 and was sold for the price of fifty livres. The twenty-fourth edition was published in 1940 and was sold for the price of fifty-two livres. The twenty-fifth edition was published in 1950 and was sold for the price of fifty-four livres. The twenty-sixth edition was published in 1960 and was sold for the price of fifty-six livres. The twenty-seventh edition was published in 1970 and was sold for the price of fifty-eight livres. The twenty-eighth edition was published in 1980 and was sold for the price of sixty livres. The twenty-ninth edition was published in 1990 and was sold for the price of sixty-two livres. The thirtieth edition was published in 2000 and was sold for the price of sixty-four livres.

124

M. Derally

de piquet ?

Mais Théodor n'en avait pas envie. Il était toujours dans le même état d'abattement physique et d'engourdissement moral. Son cœur était comme une terre dévastée ; quand il y jetait un coup d'œil, il n'y voyait que la mort et la solitude. Il n'espérait pas y voir renaître jamais la vie, et il n'aurait pas compris comment elle aurait pu y renaître. Est-ce qu'en perdant Rosa, il n'avait pas perdu le seul bonheur qu'il désirait ? Quand cette pensée lui venait, un sentiment de révolte lui bouleversait l'âme, ses poings se crispèrent. Mais, au même moment, une main invisible le retenait & il entendait une voix intérieure qui disait : "Ne t'emporte pas ! Est-ce qu'on frappe contre un mur ? Est-ce qu'on se révolte contre l'irréparable ?" Théodor baissait la tête, son âme s'apaisait ; mais que tout cela était épouvantablement douloureux ! ...

Souvent Théodor se promenait, le soir, au jardin. Il parcourait vingt fois, trente fois la même allée, absorbé par son chagrin, sans ~~rien~~ regarder ce qui l'entourait. Un soir, le vieux Pierre s'approcha de lui, et tout en le prenant

par la manche, lui dit :

- Allons, saperle popote ! Venez avec moi. Venez voir ~~voir~~ mes légumes.

Et il le conduisit du parc au parc, en s'arrêtant à tout instant pour s'étonner : "Voyez-moi ces salades ! Rivit-il. Sont-elles belles ? C'est le vieup Pirienne qui a semé cela." - "Regardez ces oignons !" cria-t-il, un peu plus loin. - "Lui dites-vous de ces carottes ?" Une joie profonde éclairait sa vieille figure ; il se frottait les mains ; sa loupe frétillait ; ~~mais de ces carottes~~ il trottait comme un jeune.

- ~~mais de ces carottes~~ ^{maintenant} tout cela, dit-il, quand ils eurent fait le tour du jardin, ~~est fait~~ ^{vous, allez me donner} ~~vous~~ ^{un coup de main.} ~~un gros tas~~ ^{il montra} ~~de branches~~ qui se trouvaient auprès d'une ligne de pois.

Théodor ^{rama les pois avec Pirienne, puis} ~~entra~~ ^{entra} ~~rentrent~~ ^{rentrent} ensemble, et, quand ils eurent soupié, ils firent leur partie de piquet. Lorsque Théo-
dore monta dans sa chambre, il lui sembla que la vieille Françoise était toute rayonnante.

"Ils sont heureux, comp-là", pensa ~~Théodor~~ pensa.

A. il quand il fut dans son lit... C'était cependant
 un bonheur semblable qui l'attendait, s'il avait épou-
 sé la jeune fille de son village. ~~Et~~ Il se mit ^{alors} à rêver
 à ce qu'aurait été sa vie, s'il n'avait pas rencontré
 Rosa. Ce rêve ne lui fut pas désagréable. Il se voyait
 calme, tranquille, sans soucis. Il se voyait jouissant d'une
 quantité de choses qui avaient disparu de sa vie et
 dont il appréciait maintenant toute la valeur. L'image
 de Rosa et celle de son ancienne fiancée se présentaient
 en même temps devant son esprit. Les yeux magnifiques
 et la bouche voluptueuse de la première le jetaient hors
 de lui, son cœur bondissait... mais à quoi bon tout
 cela? N'était-elle pas perdue, irrévocablement perdue?
 Et sa pensée retombait sur l'autre, qui se tenait tout
 à côté, modestement, comme si elle avait compris
 qu'elle ne pouvait pas lutter avec sa rivale. Mais
 sa figure exprimait tant de douceur et tant de
 bonté, il jaillissait tant de tendresse de ses yeux
 timides, que Théodor se sentait tout ému, qu'il
 avait envie de courir à elle, de la prendre dans
 ses bras et de lui crier: "Oh! toi, ~~ce~~ ne me quitte
 pas, ne m'abandonne point!... C'est peut-être toi
 que j'aime."

Théodore

Théodore songea de plus en plus fréquemment à son ancienne fiancée. Ses hôtes

À partir de ce moment, ~~les~~ ~~époux~~ constataient que ^{qu'il} ~~Théo-~~
dore était moins triste; tous les soirs, il travaillait au jardin
avec ^{Pierre} Pierre & C, après le dîner, les deux hommes faisaient,
comme autrefois, leur partie de piquet.

Un beau jour, il annonce qu'il retournerait à
T. le samedi suivant. Cette nouvelle transporta la
vieille Françoise. Quand il la quitta, elle lui remit,
pour sa mère, un petit paquet qui contenait de
l'excellent fromage, du fromage comme elle seule
~~se souvenait de faire~~ (elle le disait elle-même &
c'était la vérité) ~~se~~ savait en faire.

Pendant la première heure que il passa dans le
train, Théodore se montre fort indifférent pour le
paysage qui se déroulait devant ses yeux. Il ne re-
garda ni les collines qui dévotaient leurs gracieuses
silhouettes sur le ciel bleu, ni les maisons de campa-
gne avec leurs puits coquets & leurs massifs de fleurs
éclatantes, ni les fabriques noires qui crachaient de
la fumée par tous leurs pores. C'est à peine s'il jeta
un coup d'œil sur la ville de Liège qui, par cette
après-midi de juillet, ressemblait cependant à
une ville de rêve avec son fleuve lumineux et
la fine brume d'argent qui l'entourait. Mais

quand le train eut gravi la rampe du Haut-Pré &
 qu'il commença à rouler à travers les plaines
 monotones de la Heboye, lorsque les autres voya-
 geurs qui, jusque là, avaient allongé des cours de
 cigogne pour "admirer les beautés de la nature",
 firent une grimace et laissèrent tomber leurs
 têtes & contre la paroi du compartiment en
 fermant leurs yeux, Théodon ouvrit les siens
 tout grands & ressentit un plaisir de convalescent
 à contempler les champs, une queue se confondaient
 au loin avec le ciel et on l'on voyait, de distance
 en distance, un petit village qui montrait une
 demi-douzaine de ses maisons blanches, et de ses arbres verts
 le coq doré de son église. Ce fut d'un pied lesté qu'il
 sauta hors du train une demi-heure plus tard &
 qu'il enfila le chemin poussiéreux & tout lardé
 d'ornières, qui mène à T. Le soleil se couchait.
 Dans les champs déserts, on n'entendait que le fré-
 missement des blés & séparés l'un de l'autre par
 de longs intervalles, les cris d'une caille. ~~Secours~~
 que Théodore ~~merveillait~~, il se sentait ~~regardé~~
^{comme on} ~~regardé~~ ^{regardé} ~~regardé~~
 comme un homme. Ah! que l'air était pur ici! ~~Il se sentait~~
~~respirer librement!~~ Comme le sang coulait bien dans les veines!
 Lorsque il s'approche de T. cependant, son cœur se mit à battre

avec une telle force qu'il dut s'asseoir. Mais cette
 foudre le porta d'instinct dans un village, ^{qu'il} il fut
 forcé de s'asseoir dans son cocon battu. ~~Cette~~
 halte ne fut ^{pas longue} ~~pas de longue~~ ^{il était} ~~de longue~~ et Théodore
 trop impatient de revoir les choses qui lui étaient familières,
 La première qui frappa ses yeux fut "Consolatris", la
 vierge de pierre informe qui se dressait comme une
 idole barbare entre deux ~~grands~~ peupliers, au bord du
 chemin; voici ensuite la maison de Jacques Cuperus,
 un vieil avare qui cuirait depuis longtemps dans les
 flammes, de l'enfer si le bon Dieu avait exaucé les vœux
 de tous les pauvres gens qui l'ont soulevé au diable;
 voici celle plus majestueuse du notaire; voici la ferme
 d'Eustache Laduron, avec des trous dans tous les toits,
 des brèches dans toutes les murs & des instruments ara-
 toires tout rouillés devant sa porte. Théodore constata
 ensuite que la forge du maréchal-ferrant a été incen-
 diée, qu'on a abattu dans petites chaumières et qu'on
 a exhaussé une maison près de l'église. Cette maison
 porte au sommet de sa cheminée un bouquet de charbon,
 tandis qu'une enseigne de bois fraîchement peinte dé-
 core sa façade. Pendant ^{qu'il} ~~qu'il~~ s'arrêta, le nez
 en l'air, pour lire cette enseigne: "Aux bons amis", quel-
 qu'un s'approche de lui et s'écrie: "Tiens, tiens, c'est

X

tous, Théodore! — "Ah! Pierre", dit Théodore, qui a re-
 connu un vieillard du village. Les deux hommes ont
 approché leurs figures, l'une de l'autre, à cause de l'ombre
 qui commence à s'épaissir. Un petit sourire malicieux
 brille sur ^{le visage} ~~le visage~~ de Pierre. Au bout d'un moment,
 il fait un geste avec sa tête du côté de la maison ex-
 haussée et dit: "Voilà une belle maison, n'est-ce pas?"
 "Oui", répond Théodore. — "Oui ça, oui ça", répète le
 vieillard, en tenant ses yeux fixés sur ceux du jeune
 homme, "on peut dire que c'est une belle maison,
 oui... C'est Elise Larue et Paul Pesquet qui se sont
 mariés... Ils vont venir habiter là, oui... Les femmes
 sont comme cela, on ne peut pas s'y fier. Aujourd'hui
 celui-ci et demain celui-là... Tout le monde ici croyait
 qu'elle vous épouserait". En prononçant ces dernières
 paroles, le vieillard a approché davantage encore
 sa figure de celle de Théodore, mais ^{ses} ~~ses~~ yeux ~~ne~~ n'ont
 rien découvert. Le jeune homme n'a pas fait un geste,
 aucun muscle de son visage n'a bougé et, grâce à la
 nuit, il est impossible de remarquer la pâleur ~~accablante~~
 qui s'est répandue sur ses traits. Pendant quelques
 instants, il se laisse dévisager par le vieillard sans dire
 un mot, puis, tout à coup, il tourne sur ses talons et

s'éloigne en murmurant d'une voix faible : "Bonsoir, Pierre !" — "Bonsoir, bonsoir", répond Pierre, "et portez-vous bien!"

En conséquence elle arriva chez lui,

Théodore trouva sa mère dans un état de violente indignation. La pauvre femme n'en finirait pas de "cracher sa colère" — c'était son mot — contre l'indigne jeune fille qui avait trompé son fils. Théodore la laissa dire sans lui faire aucune confidence; il ne quitta pas la maison de toute la journée du dimanche et repartit le lundi au petit jour pour J.

Françoise l'attendait avec impatience. Elle était persuadée qu'il allait lui revenir heureux & gai; aussi sa stupéfaction fut-elle immense quand elle constata que Théodore était retombé dans ^{l'état} ~~ceci~~ d'abattement où ^{elle l'avait} ~~elle l'avait~~ vu pendant les quelques jours qui suivirent la nouvelle d'A. Elle le questionna adroitement, mais elle ne n'en tira rien. Elle ne se découragea cependant pas. Elle se mit à l'épicer; elle allait le surprendre dans sa chambre, elle ^{venait} ~~allait~~ le trouver dans la prairie où il se réfugiait souvent; enfin, elle appela Jérôme à son secours. Théodore entendit un jour qu'elle disait à son mari: "Tu devrais bien essayer de distraire un peu ce pau-

Pauline Bernier

une garçon., Jérôme, qui bêchait en ce moment dans son jardin, interrompit son travail et répondit: " Écoute, Françoise, tu commences à me tourmenter. j'en ai assez de ce Jean-Jacques. Sur chacun porte son paquet, toi, je ne veux pas empoisonner ma vieille", Et il se remit à bêcher.

Françoise, alors, eut recours à un moyen qui elle croyait infallible. Pendant une quinzaine de jours, on vit arriver chez elle, chaque soir, une jeune fille avec deux gros pieds, ~~de grandes~~ une figure humaine, deux yeux gris ~~ce sont les yeux~~ protégés par de cils roux, de gros pieds, de grandes mains, et une poitrine plate. On voyait que cette jeune fille avait fait toilette avant de sortir. Ses cheveux couleur de chanvre étaient gras de pomnade, ses vêtements étaient d'une propreté minutieuse, son tablier était raide d'empois et révélait, par ses bords, beaucoup plus symétriques, les traces récentes du fer à repasser, ses sabots, bien cirés, brillaient comme des miroirs, enfin elle portait, par-dessus, des bas violets, de superbes chaussons roses. Quand elle s'était installée auprès de Françoise, elle tirait de sa poche une pelote de laine et un jeu de fer, et se mettait à tricoter. Lorsque Théodore n'était pas là, elle

façonnait comme une pie, ~~entre ses ailes~~, mais dès qu'il entrait, elle devenait plus nue que qu'une carpe.

— C'est une nièce... C'est Sidonie, avait dit Françoise à Théodor, la première fois que la jeune fille était venue.

— Ah! avait murmuré Théodor, ~~parce~~ et il ne s'en était pas autrement occupé.

Il la connaissait d'ailleurs. Il l'avait vue plusieurs fois chez les Dienne et Sylvain lui en avait souvent parlé comme d'un "bon parti". Un jour même qu'ils l'avaient rencontrée ensemble et que Sylvain ne cessait pas de faire son éloge, de la représenter comme une ~~bonne~~ excellente ménagère et de laisser entendre qu'elle pourrait bien hériter de toute la fortune des Dienne, Théodor s'était écrié: "C'est possible, mais il faut convenir qu'elle est terriblement laide!" ce qui avait paru vexer fortement Sylvain.

Au grand désespoir de Françoise, Sidonie n'exerça aucune influence sur Théodor, elle cessa ses visites, et la vieille femme, froissée de ce nouvel échec, ne s'occupa plus du jeune homme. Il devenait, du reste, de plus en plus sombre et de plus en plus misanthrope. En outre, il se négligeait. Il portait des

Vêtements sales, une barbe hirsute et ne se faisait
 couper les cheveux que quand il le fallait absolument
 bien. Il passait tous ses loisirs enfermés dans sa
 chambre ou assis dans la prairie, ~~sur~~ ^{sur} un tas de fagots.
 Un jour qu'il traversait la cour, il rencontra Fran-
 coise. Celle-ci arrêta sur lui des yeux étonnés : il
 vacillait !

Quelque temps après, comme Théodore se promenait
 dans la prairie, derrière la maison, il entendit ~~quelqu'un~~
 que quelqu'un descendait rapidement de l'étage, en criant :
 " Jérôme ? Jérôme ? ". Théodore reconnut la voix de
 Françoise. Il s'arrêta, la fenêtre de la chambre devant
 laquelle il se trouvait était ouverte, ainsi que la porte
 qui faisait communiquer cette pièce avec la cuisine.
 Il vit Françoise entrer précipitamment dans celle-ci, ^{avec} en
 une bouteille qu'elle tenait au bout d'une tige, ^{qu'elle tendit à}
~~tenant~~ ^{de} ~~quelques~~ ^{quelques} ~~pas~~ ^{pas} ~~de~~ ^{de} ~~la~~ ^{la} ~~main~~ ^{main} ~~gauche~~ ^{gauche}
 Jérôme, en disant : " Regarde ! ". Jérôme s'était levé, il
 s'approcha de sa femme et inclina sa tête au-dessus de
 la bouteille, en fronçant les sourcils.

- Il boit, dit Françoise.

~~Il boit, et dit à Jérôme,~~
 Jérôme, ou, dit un mot,
 le prit ~~avec~~ ^{avec} la bouteille des mains de ^{Françoise} ~~sa~~
 enleva le bouchon, flaira le contenu, et fit une horrible

était beau pour aller travailler dans son champ.

La vie continua ensuite sa marche ordinaire, ^{Personne} ne s'occupant plus du trainard qui était tombé dans le fossé; à lui, de se préoccuper du trainard qui avait volé dans le fossé. ^{Personne ne s'intéressa plus à Théodore et lui, de son côté, ne s'intéressa plus à personne.} De temps en temps, il entendait parler de naissances, de mariages, de décès, de fêtes et de catastrophes, mais tout cela ne retenait pas son attention. Que lui importait, à lui, ce qui se passait dans le monde? Lui remplissait, pendant le jour, ses devoirs d'instituteur et, le soir, il buvait. Il semblait n'avoir pas d'autre mission à remplir ici-bas. Il accomplissait d'ailleurs ses deux tâches avec une égale perfection. Personne n'aurait pu reprocher quoi que ce fut à l'instituteur; mais il eût été tout aussi difficile de critiquer l'ivrogne, tant Théodore prenait soin d'éviter tout ce qui eût été de nature à produire quelque scandale. ~~Heureux qu'il ne fut pas de nature à produire quelque scandale, et beaucoup lui pardonnaient.~~

Quand les événements que survint ensuite à g. une conversation eut lieu, il se souvint quelquefois quelques années qui remontaient en lui des souvenirs.

^{Plusieurs années s'étaient écoulées.)}
 Jérôme et Françoise moururent; Sylvain

épousa Sidonie et vint habiter la maison de Pierre, devenue propriété de sa femme; enfin, un beau jour, la nouvelle se répandit que Rosa et sa mère quittaient J. pour aller s'installer à Liège.

Peu de temps après leur départ, les gens de J. furent témoins d'un triste spectacle. Théodor, qui venait de sortir d'un café, était tellement ivre qu'il tenait à peine sur ses jambes. Il marchait en titubant, braillait une chanson à laquelle il était impossible de rien comprendre, s'arrêtait de temps en temps pour rire comme un fou ou se mettait à hurler des invectives en montrant le poing à un être imaginaire. Toutes les femmes furent bientôt sur le seuil de leurs portes, tous les enfants le tournoyaient; pour mettre fin à ce scandale, il fallut qu'un homme se décida à prendre Théodor par le bras, et à le reconduire chez lui.

Le lendemain, le bourgmestre le faisait appeler. De même que le jour où il était arrivé à J., Théodore se sentit fortement ému quand il se trouva devant la ferme du bourgmestre, mais son émotion était, cette fois, d'une autre nature. [La ferme n'avait pas changé. Elle avait toujours son même

air cassé, sévère et renfrogné; on n'y avait plus ajouté de bâtiment, mais pour que tout le monde sût que sa fortune avait encore grandi, le propriétaire avait fait construire, au sommet du corps-de-logis, un petit Campanile que surmontait une flèche dorée servant de girouette.

M. Parent

Théodore fut introduit dans la pièce solennelle où on lui avait autrefois énuméré ses devoirs et ses obligations. Le bourgeois ne tarda pas à venir le trouver. Lui non plus n'avait pas changé. Il avait toujours sa figure ronde et rouge, ses sourcils touffus, son linge fin et brillant, son assurance modeste, son regard sérieux; seuls, ses cheveux avaient complètement blanchi et son ventre paraissait un peu plus gros sous sa blouse. Il s'assit devant la grande table de chêne et regarda Théodore, qui se tenait debout en face de lui. Ce regard était très calme; c'était le regard d'un homme qui est bien résolu, quoi qu'il arrive, à venter une tête de soi. Après quelques secondes avoir appuyé ses deux coudes sur la table, il croisa ses deux mains au niveau de son menton et dit à Théodore: "Vous savez, sans doute, pourquoi je vous ai fait venir? Vous pouvez vous vanter d'a-

voir fait hier ce que le dernier des vieillards du village
 n'aurait jamais fait. Vous pourriez vous vanter d'avoir
 scandalisé tout le monde. Vous vous êtes conduit
 comme une fiottée crapule. Toutes mes félicitations!
 Ha! ha! vous allez bien! Pourquoi avez-vous fait
 cela? ... Avez-vous oublié toutes les recommandations
 que je vous ai faites ici, dans cette chambre même,
 quand vous êtes venue à G.? ... Voyons? répondez... Il
 se tait, une parole! continue-t-il en fixant plus
 fortement ses yeux sur Théodore, qui avait baissé la
 tête et qui pétrissait les bords de son chapeau d'une
 main tremblante... Il se tait... Il se tient là de-
 vant moi comme une bûche, comme un être stu-
 pide! (Le bourgeois commençait à perdre son calme,
 sa voix s'élevait.) Eh bien, mon ami, si j'ai un
 conseil à vous donner, c'est de ne ^{pas} recommencer!
 Entendez-vous?... Entendez-vous? répéta-t-il, d'une
 voix qui fit vibrer toute la pièce. — Car vous avez
 affaire à moi! ... Ah! oui... je vous casserai... Je vous
 briserai nettes... Je vous jeterai sur le pavé & vous
 finirez vos jours dans la crasse! ... Oui, cela! ...
 Sortez! sortez! sortez vite, que je ne vous voie plus! ...
 Sinon! ... — Il se démenait cette fois, il suffoquait,

il frappait la table à coups de poing, tandis que ses yeux flamboyaient et que un peu d'écume mouillait sa lèvre tremblante & violacée.

Théodore ouvrit doucement la porte et s'esquiva. Quand il fut dans la cour, il remarqua, dans l'embrasure de la porte d'une étable, quelques têtes d'ouvriers qui le guettaient. Au moment de son passage, l'un d'eux, le plus jeune, un petit pochier, s'avantant au bord du seuil &, singeant son maître, il gonfla ses joues, ouvrit de grands yeux, prit un air terrible, frappa du pied contre la dalle & cria: "Entendez vous! Entendez vous!... je vous cassemer!... je vous briserai nette!..." tandis que, derrière lui, ses compagnons se tordaient dans un fou rire.

III

collation

Arrivé à cet endroit de son ^{histoire,} ~~véhicule~~ Théodore s'avita. Une voiture venait vers nous et comme nous étions dans un chemin creux et très étroit, il nous fallut grimper sur le fossé pour la laisser passer.

Théodore ne reprit pas son récit immédiatement après le passage de la voiture. Pendant quelques instants, il marcha en silence, la tête baissée; il avait l'air grave, réfléchi & quelque peu ennuyé.

On aurait dit qu'il se demandait pourquoi il n'avait fait toutes ces confidences et quel besoin l'avait poussé à se déshabiller de la sorte devant un étranger, ^à ouvrir son cœur à un inconnu qui, peut-être, maintenant le méprisait... Toutefois, au bout de quelques instants, il haussa imperceptiblement les ~~épaules~~ épaules comme quelqu'un qui se résigne et dit:

- Ce ne fut néanmoins que cinq ans après qu'on me brisa. On eut encore la bonté d'y mettre des formes. On me fit demander une démission pour motif de santé, & j'obtins cent quatre-vingts francs de pension.

La honte aurait dû m'empêcher de revenir dans mon village natal. La honte... Théodor haussa de nouveau les épaules, puis il continua: Je débarquai un matin dans la maison paternelle où mon père (ma mère était morte) habitait maintenant avec la famille de mon frère. Les deux hommes étaient aux champs; je ne trouvais que une sœur et ses deux petits enfants. Celle-ci parut stupéfaite de me voir. Pour me concilier ses bonnes grâces, je lui versai tout ce que je possédais: environ trois cents francs. Elle me re-

mercia à peine & ne me dit ni de rester, ni de
 m'en aller. Elle reprit ensuite la besogne à laquelle
 elle était occupée dans la chambre voisine au moment
 de mon arrivée. ^{Quant aux deux enfants, ils s'étaient}
^{adossés au mur, en face de moi.}
~~partenelle de deux enfants~~ Ils étaient allés s'asseoir
 tous deux contre le chambranle de la porte de la chambre
 et me regardaient avec de grands yeux, en tenant
 un doigt dans leur bouche. A la fin, l'aîné courut
 auprès de sa mère & lui demanda: "Qui est-ce?"
 sa mère: "C'est ton oncle", répondit-elle d'une voix
 brusque. L'enfant revint auprès de son cadet &
 lui dit, dans le regarder: "C'est notre oncle." L'enfant
 qui ne m'avait pas quitté des yeux se contenta de
 hocher la tête. Je les appelai alors auprès de moi; mais
 au lieu de venir, ils battirent en retraite du côté de
 leur mère. Cela me déchira le cœur, je ne me sentis
 plus la force de rester là; je sautai en précipitation,
 je me laissai tomber sur un vieux cahut & je me
 mis à pleurer.

pe

A midi, j'entendis revenir mon père & mon
 frère. La belle-sœur leur annonça mon arrivée. Aussitôt
 mon père entra dans une violente colère & se mit à crier:
 "Comment? il est ici! Il a osé revenir! Ah! par exemple!"

Ho bien! je vais lui en donner une de leçon, une fameuse!
Il faut que je lui brise les os! il le faut! ... Ha! il ne me
connaît pas! ... »

— Tais-toi, interrompit mon père, d'une voix im-
périeuse; ne te mêle pas de cela. Ce n'est pas ton affaire,
C'est moi, moi vois-tu, qui vais lui donner un savon.

Je descendis. Tout le monde était à table. Personne
ne leva les yeux sur moi, sauf mon père, qui arrêta sa
main au moment de plonger sa cuillère dans son
assiette et qui m'enveloppa d'un long regard. "Ah!
c'est toi, dit-il, d'une voix qu'il voulait rendre ferme,
mais que l'émotion faisait trembler. Tu en as fait
de belles. Tu as bien tourné ... j'aurais espéré ...
~~tu es bien tourné~~ Tu parois même averti ... mais enfin
tout cela te regarde; te voilà puni, oui terriblement
pun ... » La cuillère lui échappa des mains et il se mit
à sangloter. — C'était lui tout le savon qu'il avait trou-
vé à me donner.

Cependant, je remarquai qu'on avait placé
sur la table une assiette pour moi. J'allai avec mes
soeurs et je me mis à manger. Après le dîner, je
remontai au grenier. J'avisai un vieux bois de lit,
diloqué et tout vermoulu. Je le consolidaï tant bien

que mal, je jetai quelques gerbes de paille au fond et je ramassai des lambeaux de couverture qui traînaient dans les coins et que je fus obligé de coudre moi-même ensemble. Comme cela est insuffisant pour me couvrir en hiver, j'y ajoutai de vieux sacs. Je devais avoir honte de le dire, mais je vis comme un chien. Et cela durera jusqu'à ce qu'il plaise à celui-là, — fit-il en passant son pouce par-dessus son épaule. Il commença du reste à me servir de près. J'ai déjà senti son doigt sur ma nuque.

Et comme je le regardais avec étonnement, il ajouta, en souriant tristement et en baissant la voix :

— Le delirium!

IV

Nous venions de traverser la Lœchaigne. Nous étions dans cette charmante région vallonnée qui sert de transition entre la Hesbroye et le Condroz. Les villages se développaient pittoresquement autour de nous. Les feuilles jaunissantes faisaient un cadre magnifique aux maisons blanches, dont les vitres scintillaient comme des bijoux sous les rayons d'or d'un beau soleil d'automne. Des gens criaient un peu partout dans

Mabius

les champs, des vaches muglaient, des moutons bêlaient, des oiseaux s'élevaient dans l'air de petits cris joyeux, tandis qu'un train roulait dans la vallée enveloppé sous ces bruits dans son vaste roulement monotone.

Bientôt les rochers de la bourse apparemment, couvrent le ciel bleu d'une grande ligne sombre. Puis ce fut le fleuve lui-même, avec les maisons éparpillées sur sa rive gauche.

- Voilà le château, me dit Théodor, en me indiquant du doigt une arête noire et déshiquetée au haut d'un roc.

Je reconnus le pen de mur - tout ce qui reste d'une des plus fières citadelles du vieux pays de Liège - que j'avais si souvent visité autrefois. Je m'arrêtai pour le regarder. Il m'apparut plus petit encore qu'il ^{plus rouge,}adis, plus incorporé au rocher; ce n'était plus ^{qu'une} pierre tumulaire ^{évoquant le souvenir} d'un passé obscur.

~~Après cela,~~ Nous entrâmes ^{ensuite} dans un café pour nous reposer un instant avant de gravir la montagne.

- Si allez-vous boire, demandai-je à Théodor.

- Je voudrais bien, me dit-il d'un air embarrassé... Si cela vous était égal... Quand il fait

chaud, je préfère...

Je fis apporter de la bière pour moi, de l'eau de vie pour lui, puis nous allâmes hâler ~~à pied~~ le passereau d'eau qui nous transporta de l'autre côté du fleuve. Là, nous enfîlâmes un petit sentier qui conduisait aux ruines, à travers des broussailles.

Théodore ~~me~~ marchait en soufflant derrière moi. Mais quand nous fûmes presque au but, il me dépassa, gravit hâtivement un petit escalier disloqué, puis s'arrêta au milieu des ruines, croisa les bras et prit un air pensif.

Au bout de quelques instants, il se mit à roder le long des murs, souleva avec sa main les épines et les ronces, scruta les vieilles pierres, gratta le sol avec son pied. "Un vieux nid d'aigles", murmura-t-il, en fixant sur moi ses yeux où brillait une flamme ardente, et il se mit à me raconter ce que la légende nous a conservé du ~~ancien~~ château de Beaufort, depuis l'histoire de la "Chevre d'or" jusqu'aux malheurs du comte Albert de ~~Beaufort~~ Moha et aux amours de la belle Gertrude et de Thibaut de Champagne. De temps en temps, il s'interrompait pour dire: "Et tout cela est devenu poussière!" A la

fin, il s'avance tout au bord des ruines, plaça sa main au-dessus de ses yeux et regarda au loin vers la plaine. Les vers suivants qu'il déclama d'une voix emphatique ~~ou~~ après quelques moments de silence ne firent comprendre qu'il cherchait l'endroit où les fils du comte Albert s'étaient entretenus en revenant d'Andenne :

Pour les voir courant la carrière,
Monté sur la tour de Beaufort,
leur père, hélas! leur triste père
Ne fut témoin que de leur mort.

Il descend, il court à sa dame,
Et lui dit, les yeux éperdus :
— Que feriez vous, une pauvre femme,
Si nos deux enfants n'étaient plus ?

— Je vendrais mon château, mes terres,
Lui répond-elle en pâlissant ;
Je fuirais aux lieux solitaires ;
Et j'irais fonder un couvent.

Pendant que mon compagnon s'exaltait ainsi au souvenir des scènes qui s'étaient passées autrefois

Le poème
de Zola

Malchance

M. de la Roche

Dans la vallée, j'avais fini par m'absorber dans la contemplation de l'acte qui s'y jouait en ce moment. Un petit garçon qui paraissait n'avoir pour tout vêtement qu'une chemise et une culotte faisait claquer son fouet de toutes ses forces sur l'autre rive du fleuve. L'écho du rocher répondait à ces claquements. Le petit homme mettait à son feu un entrain qui faisait plaisir à voir. Le fouet claquait de manière à voir. Le bruit de l'écho, quoique puissant, avait l'air bien fatigué. Il me semblait voir un jeune faune agaçant le vieux ~~par~~ Pan. Plus loin, un peu à gauche, une jeune fille chantait au milieu d'un troupeau de vaches. Comme le garçon, elle paraissait toute force et toute vie. Sa voix montait dans l'air comme une voix d'alouette. La chanson qu'elle chantait était naturellement une chanson d'amour. Dans la façon dont elle lançait les notes, on sentait tout de confiance, tout de foi dans son petit cœur, qu'on devinait qu'elle n'avait encore ^{aucune} ^{nulle} expérience de cette passion. Sur la droite, très loin, je découvrais quelques hautes cheminées et de grands toits noirs. De gros flocons de fumée grise se ternaient au-dessus et salissaient le ciel. Le mot de Théodor me vint à

l'esprit: "Poussière! Poussière!", pensai-je, et je ramena
 mes yeux sur le fleuve. Des paillettes de soleil pétillaient
 dans ses eaux, une brume d'argent flottait sur ses rives;
 il roulait impérieusement & majestueusement vers la mer
 comme au temps de la Belle Gertrude. Comme alors aussi, une corneille,
 voletant autour du roc, décrivait en silence à mes pieds de
 nobles & magnifiques courbes.

Comme je n'entendais plus mon compagnon, je me retournai.
 Je vis qu'il était assis par terre, qu'il tirait une grosse ficelle
 de sa poche et l'enroulait autour de son soulier pour en
 maintenir la semelle. Après cela, il ramena ses genoux sous son menton,
 croisa ses jambes entre ses bras enlacés, puis se mit à
 regarder l'horizon.

J'ai dit que la figure de Théodor avait dû être belle et qu'elle
 avait conservé une partie de son charme, malgré les stigmates
 que l'ivresse y avait imprimés. C'est ainsi qu'elle m'apparut
 encore en ce moment, tandis qu'il tenait ses yeux braqués
 sur l'horizon, et surtout une demi-heure plus tard, quand nous
 nous trouvâmes dans la glorieuse d'un petit café sur la rive
 gauche du fleuve, où on venait de nous servir un frugal

150

Dîner. A travers le feuillage pourpre & clair - semé d'une
vigne vierge, le soleil l'éclaboussait de ses rayons. Ses
vignes en devenaient presque belles. Le reflet vert que
le temps avait mis sur ses épaules et le collet de sa redin-
gote avait, par moments, des chatouillements admi-
rables. Comme toutes les chevelures qui blanchissent de
bonne heure, sa chevelure était d'une blancheur
éclatante & le soleil la faisait briller comme un
cheveau d'argent; il en était de même de sa barbe,
taillée à la diable. Son front était haut et bien dé-
coupé & c'est à peine si l'on y distinguait deux
petits sillons parallèles qui le traversaient horizon-
talement. La volonté n'avait laissé aucune
trace sur ce visage. On voyait qu'on avait affaire
à un homme qui n'avait guère lutté contre lui-
même. Mais on sentait aussi qu'on avait devant
soi un être qui n'avait ~~jamais~~ été touché par au-
cune des mauvaises passions de ce siècle. Son âme
devoit être aussi pure que son front. La tristesse que
j'avais remarquée en lui quand nous avions quitté
T. s'était dissipée. On me racontait ses malheurs,
son cœur s'était soulagé. Maintenant, il était
presque gai. Pendant le dîner, il soigna avec

Sollicitude un chat, qui était venue ronronner autour de nous et qui finit par s'endormir, roulé en boule, sur une basque de sa redingote.

Théodore conserva cette suite au retour, qui s'accomplit sans incident jusqu'au moment où nous fûmes arrivés dans la campagne de T. Là, nous vîmes ^{venir} ~~arriver~~ droit sur nous, à travers champs, un homme qui portait un fusil en bandoulière et qui agitait sa casquette.

- C'est le garde du baron de S., dit Théodore; il me veut sans doute quelque chose.

Nous nous arrêtâmes. Quand il nous eut joints, le garde dit à Théodore que son maître allait venir chasser le lendemain avec des amis et qu'il fallait des porteurs de carnaçnières. "Puis-je compter sur vous?" demanda-t-il, à ~~Théodore~~.

- Mais certainement, certainement, avec plaisir, répondit ^{Théodore} ~~celui-ci~~.

- Bon, affaire entendue, répliqua l'autre. Réunion demain, à une heure, au château. A une heure, ne l'oubliez pas.

Un peu plus loin, ce fut un cultivateur qui gardait des vaches dans un champ de trèfle, qui vint

M. de S.

à notre rencontre. Lui aussi avait besoin de Théodore. C'était pour rentrer une ~~assez~~ petite meute ^{de bête} le lendemain, à la vesprée.

Cette fois, Théodore hésita, ~~accablé de~~ [C'est que je dois aller porter la viande ^{chez} le baron de S., observa-t-il. Puis, j'ai des leçons à donner. Mais, enfin, j'irai mon possible."

- Oui allez, faites votre possible, répondit le cultivateur d'une voix papalarde. Faites votre possible. Vous me rendriez un si grand service. - Il tira ~~de~~ une tabatière de sa poche, la frappa contre son poing & nous offrit une prise en murmurant - préoccupé sans doute par sa meute - : "Dieu veuille que le temps dure! Dieu veuille que le temps dure!"

Ces deux demandes avaient mis le comble à la satisfaction de Théodore. Il me regarda d'un air heureux comme pour me faire comprendre que, malgré tout ce qu'il m'avait raconté, il n'était pas tout-à-fait un homme inutile.

Quand nous fûmes arrivés à T., je voulus lui payer un verre avant de nous séparer. En passant devant l'église, je vis flamboyer, au-dessus d'une porte, en lettres d'or sur fond noir: "Aux bons amis,"

d'Ure

C'était une maison à un étage, un cabaret cosu, certainement le plus important du village. L'envie me prit de voir la femme que Thiodou avait aimée. Je me dirigeai vers cette maison & Thiodou me suivit sans montrer de répugnance. Le cabaret était désert. Tous nous assimes & au bout de quelques instants une femme entra. C'était, à n'en pas douter, la propriétaire elle-même. C'était une femme de taille moyenne, osseuse et maigre. Elle était vêtue de noir, avec la propreté minutieuse des petites bourgeois. Ses cheveux, divisés en deux minces bandeaux tout brillants de pommade, se réunissaient sur sa nuque en un chignon de la grosseur d'un oeuf; ainsi disposée, sa coiffure faisait paraître d'une grandeur démesurée ses oreilles, auxquelles se balançaient des pendants de fais. ~~Cette~~ Elle ~~ferme~~ avait, en outre, des joues jaunes et creuses, un menton saillant, des lèvres minces, un nez effilé & deux ^{petits} yeux noirs et usés. Elle n'avait pas de poitrine, et ses deux longs bras se terminaient par des mains sèches. C'était un de ces êtres sans sexe que le Créateur semble avoir placés sur le monde pour y exécuter certaines besognes spéciales. Je voyais très

133
 133

bien cette femme faisant la cuisine, attendant des
 étoffes, vendant de la cassonade, servant des clients
 dans un café, comptant le soir ses gains avec des
 lunettes sur le nez et plaçant même son argent
 avec discernement, mais je ne pouvais pas me
 la représenter dans les bras d'un homme, ni même
 m'imaginer qu'elle y eût jamais été.

Cette femme nous servit en silence, mais en ~~cessant~~
 remplissant le verre de Théodore, elle lui fit un coup
 d'œil singulier. Quand elle fut retournée derrière son
 comptoir, elle y resta debout et fixa de nouveau les yeux
 sur mon compagnon. Celui-ci, affectant de regarder
 par la fenêtre, lui tournait le dos. Elle toussa pour
 attirer son attention. Comme il ne bougeait pas,
 elle appela un petit garçon qui venait d'entrer et lui
 murmura quelques mots à l'oreille. L'enfant se diri-
 gea aussitôt vers Théodore et le tira par la manche,
 en disant: "Théodore, ma mère vous appelle." La figure
 de Théodore s'empourpra, il se leva d'un air déconten-
 nancé et se dirigea vers le comptoir. Quand il se
 trouva face à face avec la cabaretière, celle-ci
 croisa les bras sur sa poitrine, ~~fixa~~ le ^{regarda} avec une
 expression de méchanceté & lui dit à mi-voix:

l'Alme

H. Derrald

23

- Eh bien ? Est-ce que vous allez me payer, oui ou non ?

- Taisez-vous, murmura Théodore d'une voix tremblante ; vous voyez bien que je suis avec quelqu'un.

- Ah ! par exemple, reprit la femme, d'un ton qui commençait à s'élever, lorsqu'on s'en viendra boire ici à tarlarigot sans payer, et je n'aurais pas le droit de réclamer encore de la quand il me plaira. Il faudra, paraît-il, mettre maintenant des gants pour parler à troussiers ! ...

Elle avait retournée sa tête en arrière et ~~contem~~ contemplait Théodore ~~de~~ de toute sa hauteur avec un air de mépris indéfinissable. Le pauvre homme courba le dos et se mit à étendre avec le doigt des taches de liqueur sur le comptoir.

Il y eut une minute de silence.

- Eh bien ? Quoi ? reprit la femme.

- Vous savez bien que je vous ai toujours payée, dit Théodore d'une voix douce. Ayez un peu de patience. Vous n'attendez pas après votre argent. Et moi ... je voudrais bien m'acheter des souliers.

Il lui montra son pied droit, autour duquel s'enroulait une ficelle.

- Avant de s'acheter des souliers, on paye son monde, l'épliqua la femme. Comptez-moi mes sept francs quarante.

Théodore trente.

- Je croyais que je ne vous devais...

- Parfait ! Dites que ~~je n'ai rien~~ vous ne me devez rien, dites que je suis une voleuse ! s'écria la femme sans le laisser achever. Ah ! c'est comme cela ! Haha ! Eh bien, mon guillard, tu ne sortiras pas d'ici avant de m'avoir payé... Entends-tu ?...

Elle fit un pas vers lui, pourpre de colère, comme si elle allait l'empoigner.

Théodore tira rapidement de sa poche la pièce de cent sous que je lui avais donnée le matin & la fit glisser sur le comptoir. "Je n'ai que cela, dit-il; mais je toucherais de l'argent un de ces jours & vous aurez le reste."

La femme lança la pièce dans son tiroir & entra dans la cuisine. Théodore vint se rasseoir auprès de moi. Il me jeta un coup d'œil triste, puis il se prit le front dans les mains et ne me regarda plus.

Quelques instants après, deux hommes entrèrent avec une bande de chiens. Si je n'avais pas deviné, ou sans gêne avec lequel ils prirent possession de l'estaminet avec leurs bêtes, deux fermiers importants du village, la cabaretière m'aurait édifié à ce sujet. Dès qu'elle eut ouvert la porte & qu'elle les eut reconnus, elle se dirigea vers eux, la tête en avant, en faisant une grimace qui voulait être un sourire gracieux. "Bonjour, k'éssieur, s'écria-t-elle, en s'inclinant à plusieurs reprises. Les k'éssieur vont bien? Que désirent es k'éssieur?"

Écoeuré par ce spectacle, je tirai Théodore par le bras. "Partons-nous?", demandai-je. Il me fit signe que non, avec sa tête, sans me regarder. Je n'insistai pas; je payai les consommations et je sortis.

Je ne rentrai toutefois pas directement chez V. L'image de Théodore et celle de la cabaretière me hantaient, et je ne me sentais pas disposé à supporter philosophiquement le ~~bonheur~~ spectacle du bonheur de mon ami & de sa famille. L'idée de ce bonheur même, je ne sais pourquoi, m'irritait. Au lieu donc de me diriger vers la maison de V., j'entrai dans sonberger & je me mis

à coté d'une haie qui longeait la route. Arrivé à l'extrémité, je me trouvai face à face avec un énorme marronnier. Après avoir jeté un coup d'œil sur son feuillage vert et or, je me laissai tomber à son pied. Là, tout en regardant un essaim de mouches qui dansaient dans l'air, je repassai dans une mémoire tous les incidents de la journée. J'avais beau me dire qu'il était impossible d'aimer cette femme que j'avais vue tout à l'heure, impossible même de se figurer qu'on avait pu l'aimer, les faits étaient là, comme disent les logiciens, et je ne pouvais pas les nier. J'étais forcé de reconnaître que j'étais qu'elle avait été la petite fille que j'avais aperçue dans la campagne, du haut du château de Beaupré, et qui chantait, avec tant de conviction, une chanson d'amour. Théodor aussi avait été le petit garçon que j'avais vu en face du rocher. De quelle façon il avait fait claquer son fouet, il me l'avait raconté. Maintenant, il était une limace, comme il disait; il rampait en pleine boue. Quant à la femme, le temps l'avait transformée en oiseau de proie; elle rongait son ancien ami, elle le suçait comme un os.

Je restai long temps étendu sous le marronnier,
 tantôt pensant à Théodore, tantôt regardant les cro-
 chers qui continuaient leur danse joyeuse.
 Le silence du soir des undail sous la terre. On n'enten-
 dait plus que quelques vagues cahotements de charrettes
 au loin. Près de moi, un grillon se mit à chanter.
 La paix, la douce paix de la nuit allait prendre posses-
 sion de mon cœur, quand tout à coup une rumeur
 singulière attire mon attention. Je me soulevai sur
 le coude et je tendis l'oreille. Il me sembla qu'on
 se disputait dans le voisinage. Bientôt, j'eus dis-
 tinguer des huées auxquelles se mêlait une grosse
 voix larmoyante. Ces bruits se rapprochèrent. J'enten-
 dis des enfants qui criaient à pleins poumons :
 "Hou ! Hou ! Haïïï !", des sifflements de pierres lan-
 cées avec force & les pas d'un homme qui semblait
 trébucher à tout instant & dont les souliers rechaient
 le sol. Je me soulevai un peu plus fort & je reconnus
 Théodore. Il n'avait plus de chapeau, la semelle de
 son soulier était tombée & l'on voyait son pied nu
 qui passait sous l'empeigne. La douleur & l'effroi
 faisaient grimacer sa figure. Il ressemblait
 à un homme qui ^{se livre} fait de violents efforts pour échapper

à un danger. Il voulait fuir, il faisait de terribles efforts pour fuir, mais ses jambes ne lui obéissaient pas. Il courait de côté; allait plonger sa tête dans une haie, revenait en chancelant au milieu du chemin, essayait de reprendre son aplomb, puis se filait obliquement dans la fosse, en soufflant comme une bête traquée. Les gamins s'acharnaient de plus en plus contre lui. Les cheveux au vent, la figure allumée, roulant des yeux de fauves, ils continuaient de crier "Hou! Hou! Hou! Haïï!" en lui lançant des pierres. Tout à coup, une de celles-ci sonna sur son crâne. Il poussa un cri. "Ils vont me tuer! s'écria-t-il. Non Dieu! Non Dieu! ils vont me tuer!" Il passa la main dans ses cheveux, la vitira, vit du sang sur ses doigts, hurla de peur, se laissa tomber sur ses genoux et, le front dans la poussière, se mit à sangloter comme un enfant.

Je sautai sur pieds. Les gamins m'entendirent et s'écartèrent. Parmi eux, je reconnus le fils de la propriétaire "Des bons amis".

Je courais au secours de Théodor, quand une voix m'appela. Je me retournai. Je vis V. et sa famille au bout du verger, à l'endroit où la haie touchait

permettait de découvrir la campagne. Leur présence
 me contraria vivement. J'allais, toutefois, continuer
~~mes recherches sans m'occuper de leur appel, et~~ je
 pensai qu'ils ne manqueraient pas de me suivre
 si j'allais auprès de Théodor & qu'ils ne partageraient
 probablement par mon indulgence & une pitié pour
 ce malheureux. Je me dis que'il valait mieux leur
 épargner ce spectacle & éviter ^{au pauvre homme} ~~de leur offrir~~ une
 humiliation de plus. ~~Je m'arrêtai donc à l'entrée de la~~
~~campagne, et j'attendis que les appels de V. et de ses enfants se fissent plus~~
~~pressants; ils agitaient vivement leurs manchons et criaient~~
~~de toutes leurs forces:~~
~~"Venez donc! Venez vite voir le soleil!"~~

"Venez donc! Venez vite voir le soleil!"

J'allai auprès d'eux.

Dans un ciel d'opale, foncé au zénith, plus
~~clair~~ clair au couchant, un soleil sans rayons pla-
 uait comme un rubis gigantesque au-dessus d'une
 campagne immense, où l'on ne voyait ni un homme,
 ni un arbre; les étangs brillèrent comme ^{un} ~~du~~ sable
 d'or, au milieu duquel les guérets étaient une
 note grave ~~et~~ et où quelques champs verts donnaient
 l'illusion de petits lacs aux bords d'émeraude;
 à l'horizon, une brume légère semblait une

c'harpe gris-perle jetée entre la terre et le ciel. La
Herbave, d'ordinaire si froide & si morte, ce
soir-là, était magnifique.